ACTA ORIENTALIA

ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE

ADIUVANTIBUS
K. CZEGLÉDY, L. FEKETE, J. NÉMETH, S. TELEGDI

REDIGIT
L. LIGETI

TOMUS IX FASCICULUS 3

AKADÉMIAI KIADÓ BUDAPEST

1959

LES MOTS SOLONS DANS UN OUVRAGE CHINOIS DES TS'ING

PAR

LOUIS LIGETI

La littérature mandchoue, sous K'ien-long, connut, surtout sur l'initiative impériale, un essor sans pareil. Évidemment, le développement grandiose de la littérature de cette époque a donné naissance dans bien des cas à des ouvrages d'une valeur douteuse. Or, les conclusions arbitraires, les reconstructions apocryphes de certains de ces ouvrages ont subsisté jusqu'à nos jours et ont continué à créer une confusion sur les problèmes que traitent ces ouvrages.

Il est notoire que les Mandchous, maîtres étrangers de la Chine, ont, dès le commencement, témoigné une attention toute particulière à l'égard de l'histoire des trois dynasties étrangères *(Leao, Kin, Yuan)* précédant les Ming, dernière dynastie purement chinoise, qu'ils ont destituée eux-mêmes. On a parfois l'impression que les Mandchous aient voulu en quelque sorte justifier leur «droit céleste» sur l'Empire du Milieu même par la domination de leurs prédécesseurs barbares. Les Mandchous devaient attribuer une importance particulière au fait qu'il considéraient, non sans raison,[1] les Djurtchens, un de ces trois peuples, comme leurs propres ancêtres et comme leurs prédécesseurs immédiats.

Il n'est donc pas surprenant que les Mandchous aient, au début, appelé également leur dynastie 金 *Kin* ou 後金 *Heou Kin*. Il n'est pas surprenant non plus que parmi les travaux mandchous les plus anciens on retrouve les traductions mandchoues des trois ouvrages historiques: 遼史 *Leao-che*, 金史 *Kin-che*, 元史 *Yuan-che*. Les trois traductions ont été publiées dès 1646.[2]

[1] Ces vues ont été contestées par B. Laufer, *Skizze der manjurischen Literatur*, dans *Keleti Szemle* IX (1908), p. 45, note 4: «Die oft wiederholte Behauptung, dass die Manju die Nachkommen der Niüchi seien, ist ganz unbegründet und unerwiesen. Alles, was sich nach unserer geringen Kenntnis des Niüchi sagen lässt, ist, dass die beiden Sprachen eng verwandt sind und wahrscheinlich eine Verwandtschaft derselben Linie repräsentieren, nicht aber dass die eine aus der andern historisch entwickelt ist.» Au sujet de cette question longtemps controversée voir encore L. Ligeti, *Le déchiffrement des «petits caractères» joutchen*, dans *Acta Orient. Hung.* III (1953), p. 212. A propos des dernières recherches japonaises sur la langue djurtchen, voir M. Honda et E. B. Ceadel, *A survey of Japanese contributions to Manchurian studies*, dans *Asia Major* V (1955), pp. 91—92.

[2] L'ordre impérial décrétant la traduction est daté de 1635 (4 juillet), la traduction a été préparée par un comité sous la présidence de *Xife (Hi-fou)* de 1636 à 1639; cf.

A cette époque, celle de la renaissance de la littérature mandchoue, on a créé en grand nombre des ouvrages qui évoquaient (et exagéraient à outrance) l'ancienne gloire des premiers temps héroïques de la dynastie. Dans ce travail, lettrés chinois et mandchous, s'efforcèrent de s'éclipser mutuellement. C'est à cette époque que fut rédigé le fameux 皇清開國方畧 *Houang-ts'ing k'ai-kouo fang-lio*, c'est à la même époque qu'on passa en révision les 老檔 *lao-tang*, anciens documents des premiers empereurs mandchous ainsi que les 實錄 *che-lou*, leurs «histoires secrètes» pour les remanier et les corriger en mandchou renouvelé, intelligible et pour recopier le tout avec la nouvelle écriture mandchoue réformée. C'est à cette même époque qu'obsédés par la folie des grandeurs, des auteurs auliques, ont forgé les 32 écritures mandchoues, etc., etc.

On comprendra facilement que les gens de lettres de ce temps aient porté un vif intérêt — d'ailleurs souvent renouvelé depuis — à l'histoire des trois dynasties étrangères. Ces ouvrages plusieurs fois édités, traduits, leur coûtèrent toutefois de nouveaux soucis. Et en effet, sur l'ordre impérial, une commission de lettrés se mit à l'oeuvre pour réformer la transcription chinoise des trois ouvrages *Leao-che*, *Kin-che* et *Yuan-che*, plus exactement pour substituer les caractères chinois primitifs rendant les noms étrangers par d'autres caractères. D'après les commissaires, les caractères chinois récemment choisis devaient refléter plus fidèlement la prononciation «correcte» des noms étrangers. La commission mena le travail à bien et prépara une nouvelle édition des trois ouvrages qui comprenait tous les noms étrangers selon la transcription «réformée».

Il est peut-être inutile d'insister sur le fait que le travail de la commission ne fut que peine perdue : la nouvelle transcription, arbitraire et artificielle de toute pièce, reste sans aucune valeur. Bien que la nouvelle édition donne soigneusement les noms étrangers dans la transcription originale chaque fois qu'on les rencontre la première fois (en petits caractères, en guise de gloses, en deux lignes), il est tellement difficile de les trouver et entre temps de ne pas perdre les passages, qu'il vaut mieux laisser de côté les éditions réformées de l'histoire de *Leao-che*, *Kin-che* et *Yuan-che* et de ne pas s'y référer dans nos recherches scientifiques.[3]

Erich Hauer, *Huang-ts'ing k'ai-kuo fang-lüeh, die Gründung des Mandschurischen Kaiserhauses* (Berlin 1926), pp. 373—374 et 671 ; Walter Fuchs, *Beiträge zur mandjurischen Bibliographie und Literatur* (Tôkyô 1936), p. 124. D'après Laufer, *Skizze der manjurischen Literatur*, 28, 1644 serait la date de la traduction et 1647 celle de l'édition (cette dernière date n'est valable que pour l'édition de *San kouo tche)*. En ce qui concerne les éditions de 1646, voir Li Teh-ch'i, *Union catalogue of Manchu books in the National Library of Peiping and the Library of the Palace Museum* (Peiping 1933), p. 40.

[3] A ce sujet, voir entre autres, la note de P. Pelliot ajoutée à l'article très important de J. Mullie, intitulé *Les anciennes villes de l'Empire des Grands Leao au Royaume mongol de Bārin*, dans *T'oung Pao* XXI (1922), p. 122, note 1.

Les vrais motifs de cet effort sont élucidés par une autre entreprise non moins aventureuse. L'empereur, le «charmant roi de la Chine» de Voltaire avait ordonné aux lettrés d'interpréter les noms communs et les noms propres des trois ouvrages historiques. L'édit impérial date du 17 janvier 1772 ; l'ouvrage demandé fut en effet rédigé et édité en 1772 sous le titre de 遼金元三史國語解 *Leao Kin Yuan san che kouo yu kiai*.[4] Cette édition comprend 18 *pen*, dont 4 sont consacrés à l'interprétation des mots et noms étrangers du *Leao che*, 4 à celle du *Kin-che*, enfin 10 à celle du *Yuan-che*. L'ouvrage devait être assez populaire, car il vit encore deux éditions : la seconde en 1824 et la troisième en 1878, en 10 *pen* ; la troisième édition n'est en réalité que la réimpression inchangée de la seconde. (Je fais remarquer que, dans ce qui suit, je me réfère à la troisième édition de 1878.)

Le contenu des trois ouvrages peut être résumé ainsi. I. *Leao-che yu-kiai*, comprend 10 chapitres qui sont répartis comme suit : ch. 1 : noms de la famille impériale ; ch. 2 : noms des camps (des armées) ; ch. 3 : noms des tribus ; ch. 4—5 : noms géographiques ; ch. 6—9 : noms d'homme ; ch. 10 : noms communs. II. *Kin-che yu-kiai*, 12 chapitres : ch. 1 : noms de la famille impériale ; ch. 2 : noms des tribus ; ch. 3—5 : noms géographiques ; ch. 6 : noms de charge ; ch. 7 : noms de clan ; ch. 8—12 : noms d'homme (à la fin du ch. 12, on trouve une courte liste de noms communs). III. *Yuan-che yu-kiai*, 24 chapitres : ch. 1 : noms de la famille impériale ; ch. 2 : noms des palais et des camps ; ch. 3 : noms des tribus, ch. 4—7 : noms géographiques ; ch. 8 : noms de charge, ch. 9—23 : noms d'homme, ch. 24 : noms communs.

L'interprétation de chaque nom commun ou propre comprend généralement deux lignes, exceptionellement trois ou quatre, lorsque le nom est un

[4] B. Laufer, *Skizze der manjurischen Literatur*, p. 45, a attribué, à tort, cet ouvrage à une commission de lettrés qui l'aurait publié en 1824, sur un ordre impérial de Tao-kouang. L'erreur de Laufer s'explique par le fait qu'il a confondu la seconde édition de l'ouvrage avec la première. Il n'en reste pas moins vrai qu'il existe une confusion même à propos de la première édition. *Union catalogue*, p. 36, n° 903, a fait état de cet ouvrage également d'après une copie datant de 1824 (de son titre «mandchou», *Kin ding liyoo gin yuwan san šī guwe ioi giyai bitxé)*, mais ce même catalogue fait remarquer que l'ouvrage fut rédigé, sur un ordre impérial, la 46e année de K'ien-long. Selon W. Fuchs, *Beiträge zur mandjurischen Bibliographie und Literatur*, p. 91, l'ordre impérial date du 17 janvier 1772 (le 13 de la 12e lune de la 36e année de K'ien-long), par contre l'ouvrage ne fut publié qu'en 1781. Selon M. Fuchs, «die Order von 1772 bezieht sich nur auf die Wörter aus der *Liao-* und *Yüan*-Geschichte. Die Entstehungsgeschichte des Werkes ist im einzelnen noch genauer zu verfolgen». O. Franke, *Geschichte des Chinesischen Reiches* V (Berlin 1952), p. 48, note 86,7 rappelle cependant ce qui suit : «Ausser zum *Liao schi* gibt es auch solche Glossare, *yü-kie*, zum *Kin schi* und zum *Yuan schi*, die alle von K'ien-lung im 46. Jahre seiner Regierung [1781] angeordnet wurden». D'après M. Courant, *Catalogue des livres chinois, coréens, japonais, etc.* I (Paris 1900), pp. 10—11, l'ouvrage fut rédigé «à la suite d'un décret de 1781» ; c'est évidemment faux.

peu plus long ou lorsqu'il offre plusieurs variantes. A la première ligne on trouve la forme «restituée» du nom en écriture mandchoue qui est suivie de la transcription chinoise, lettre par lettre. A la tête de la deuxième ligne, le même mot figure en transcription chinoise «réformée», ensuite on lit que le mot en question, suivant l'opinion des commissaires appartient à telle ou telle langue, puis sa prétendue interprétation. Enfin on trouve les références aux passages où les noms se rencontrent ; à chaque référence, les noms sont cités sous leur orthographe primitive.

Il paraît que les membres de la commission étaient tombés d'accord avant tout au sujet d'une question primordiale : que les noms étrangers des trois dynasties soient intérprétés en général, en partant de la langue de la dynastie respective. Or, selon l'opinion des commissaires de K'ien-long, les Yuan parlaient le mongol, les Kin le mandchou et les Leao, le solon. En conformité avec cette opinion, ils ont négligé d'indiquer l'origine du mot, par exemple, à propos des mots de l'Histoire des Yuan, si ces mots étaient à leur avis d'origine mongole ; sur l'origine du mot, ils ne se sont prononcés qu'au cas où ils pouvaient proposer une origine autre que mongole. Cependant il convient de faire remarquer que les commissaires ne se contentaient point d'expliquer tous les noms des trois ouvrages historiques en partant des trois langues dynastiques. Dans leurs interprétations, outre les trois langues, ils ont eu recours encore aux langues suivantes : le «tangoute», il s'agit en réalité du tibétain, plus exactement d'une variante vivante, dialectale de celui-ci ; la langue «mahométane» (回語 *houei-yu)* ce qui désigne pratiquement, outre l'arabe, le turc du Turkestan Chinois *(Sin-kiang)* ; enfin «l'indien», à la rigueur, le sanscrit, d'après une prononciation conventionnelle, plus ou moins prakritisante.

Il faut faire remarquer que l'ouvrage rédigé par la commission ne contient pas tous les noms et mots étrangers de l'histoire des trois dynasties, mais une partie relativement faible, de ceux-ci.

Qui plus est, dans bon nombre de cas, les commissaires se contentaient d'indiquer la langue à laquelle ils voulaient rattacher le mot en question sans en tenter toutefois l'interprétation sémantique.

Qu'il me soit permis d'illustrer le caractère des interprétations des commissaires de K'ien-long par ces quelques échantillons. J'ai choisi mes exemples exclusivement dans le *Yuan-che yu-kiai.* La langue de la dynastie Yuan était en effet le mongol et, dans la majorité des cas, les formes mongoles des XIII^{e} et XIV^{e} siècles ne présentaient pas de difficultés insurmontables pour être comprises même à l'époque de K'ien-long, bien que dans certains cas les différences phonétiques fussent assez sensibles. Sur ce point les choses n'ont pas changé considérablement même aujourd'hui. Grâce aux recherches des dernières vingt ou trente années, nous connaissons incomparablement mieux le vocabulaire et les noms propres de la langue mongole ancienne et moderne que ceux du djurtchen, sans mentionner ceux du khitan.

Pour éviter les cas problématiques qui demanderaient une discussion spéciale, nous avons écarté les cas où la commission — le plus souvent lorsque plusieurs noms se suivaient — a établi la forme du nom d'une façon erronnée, soit par l'addition en fin de mot d'un caractère suivant superflu, soit par l'omission d'un caractère appartenant au début ou à la fin du nom.

Il va de soi que même le *Yuan-che yu-kiai* offre un certain nombre d'interprétations impeccables ou d'interprétations qui ne présentent qu'une imprécision négligeable. Parmi ces exemples on peut citer les suivants.

K'o-k'o ni-touen 濶濶尼敦 *(Yuan-che* XII 16*a)*; d'après Y XII 13*a*, c'est mong. *Kuku nidun* [lire *Kükü nidün*], *kuku* «bleu», *nidun* «oeil»; lire plus exactement, *Kökö nidün*.

Tch'a-han t'ie-mou-eul 察罕怗木兒 (XLII 22*a*); d'après Y XVII 6*a*, lire mong. *Čayan temur, čayan* «blanc», *temur* «fer»; leçon correcte : *Čaqān temür*.

Pa-la-ha-souen 八剌哈孫 (LXXXII 9*b*); d'après Y XXIV 6*a*, c'est mong. *balγasun* «ville». Dans le mong. lit. c'est en effet la forme que présente ce mot, mais ici il faut lire *balaqasun*; c'est sous cette même forme que nous le retrouvons dans l'*Histoire secrète des Mongols*, dans les lexiques sino-mongols des Ming ainsi que dans les documents en écriture 'phags-pa.

Si-pao-tch'e 昔寶赤 (XIII 15*a*) et *Si-po-tch'e* 昔博赤 (CXXXV 12*a*); d'après Y VIII 2*a* il faut lire *sibaočі* (en transcription chinoise *šibaučі)* «fauconnier»; en réalité il faut adopter *sibaučі* et *sibōčі*, il est remarquable que dans les deux cas nous avons affaire à une initiale *s*-. Cf. Pelliot, dans *Journ. As*, 1930 II, 262.

Kouei-yeou-tch'e 貴由赤 (XIII 15*a*); d'après Y VIII 2*a*, lire mong. *guičі* [*güičі*] «coureur»; il faut adopter en réalité la leçon *güyučі*. En principe, la variante *güičі* est tout aussi bien possible (on la rencontre à maintes reprises même dans le *Yuan-che)*, mais dans le cas présent c'est la leçon *güyučі* que suggère la transcription chinoise.

Sou-kou-eul-tch'e 速古而赤 (XIX 1*b*) et *sou-kou-eul-tch'e* 速古兒赤 (LXXX 1*a*); d'après Y VIII 2*b* lire mong *šukurčі* [*šükürčі*, mong. lit. *sikürčі*] «porte-parasol»; la leçon correcte est *sügürčі*. Les leçons *s* et *g*, en face des *š* et *k* modernes sont des caractéristiques phonétiques du mongol médiéval; par ailleurs, c'est bien la même leçon *sügürčі* que reflète la transcription tibétaine *zu-gur-čhe* des Yuan; cf. B. Laufer, dans *T'oung Pao* VIII (1907), p. 394.[5]

[5] A propos du *sou-kou-tch'e*, lire *sügürčі* du *Korye să*, P. Pelliot a consacré des remarques intéressantes à ce terme. Il a certainement raison d'avoir écarté l'interprétation du mot par mong. *sigür* «balai», proposée par K. Shiratori sans doute sur l'autorité d'un passage de l'ouvrage des commissaires de K'ien-long. Par ailleurs, il est intéressant de voir que le tib. *zu-gur-čhe* a été retraduit en mongol par *yeke sikür-tü*; cf. L. Ligeti, *Catalogue du Kanjur mongol imprimé* I (Budapest 1942—1944), p. 104, n° 1123, col., ligne 5.

To-eul-tche pan 朶兒只班 (CVI 4*a*) ; d'après Y I 10*b* lire tib. *Dorǰi bal, dorǰi* «diamant», *bal* «gloire, splendeur» [tib. cl. *rdo-rǰe dpal*] ; la restitution et l'interprétation sont absolument impeccables, il est vrai que ce nom a subsisté inchangé jusqu'à nos jours.

Cependant, dans la majorité des cas, les interprétations proposées par les commissaires sont complètement inutilisables. Les erreurs commises par les honorables lettrés offrent en effet une riche variété. A supposer que le point de départ de l'interprétation ne fut pas faussé, c'est-à-dire, le mot en question s'explique, par exemple, en effet par le mongol, même dans ce cas, on a pu établir d'une manière erronnée soit la forme restituée, soit le sens du nom ; bien souvent les lettrés se sont rendus coupables des deux fautes à la fois à propos d'un seul et même nom. Mais le point de départ juste une fois manqué, se présentaient irrémédiablement toutes les erreurs possibles à propos de «l'étymologie» proposée par les commissaires. Les types d'erreurs possibles les plus importants pourront être montrés par les exemples que voici.

Le mot est effectivement d'origine mongole, pourtant la solution proposée reste inacceptable en raison d'une des erreurs invoquées plus haut.

Ngao-lou 奧魯 (CLII 2*b*) ; d'après Y XXIV 10*a* lire mong. *ool* «camp général». Il faut lire à la rigueur *auruq*. Le mot mongol est bien connu sous cette même forme dans d'autres sources aussi, dans les documents mongols en écriture ouigouro-mongole nous avons : *ayuruγ, ayuray*. Cf. P. Pelliot, *Les mots mongols dans le Korye sǎ*, dans *Journ. As.* 1930 II, 259 ; P. Pelliot—L. Hambis, *Histoire des campagnes de Gengis khan* I, 164 ; L. Hambis, *Le chapitre CVIII du Yuan che*, 141 ; L. Ligeti, dans *Acta Orient. Hung.* V, 319. Sur le mong. *ayuruγ, ayuraγ*, voir F. W. Cleaves, dans *HJAS* XII, pp. 111—112[102].

Pao-eul-tch'e 寶兒赤 (CXXXIV 21*a*), *po-eul-tch'e* 搏兒赤 (X 6*a*) ; d'après Y VIII 1*b* lire *boročі* «cuisinier». Il faut lire à la rigueur *baurčі* et *bōrčі*. Cf. Pelliot, dans *Journ. As.* 1930 II, 256 et *T'oung Pao* XXVII, 26—27.

K'ie-li-ma-tch'e 怯里馬赤 (LXXXIII 13*a*) ; d'après Y VIII 4*a*, mong. *kelemürčі* «interprète». Correctement il faut lire *kelimečі ;* dans les textes chinois des Yuan on rencontre normalement la transcription *k'ie-lie-ma-tch'e* ce qui reflète une forme *kelemečі*. Bien que *kelemürčі* soit la forme généralement admise en mongol, au sens indiqué, les transcriptions chinoises n'admettent que *kelimečі* et *kelemečі* qui sont les variantes du même mot bien attesté en écriture ouigouro-mongole. Cf. Pelliot, dans *Journ. As.* 1930 II, 258 (pour le *kelemečі* ici proposé, il faut lire en réalité *kelimečі) ;* Hambis, *Le chapitre CVIII*, 64, 73 ; Ligeti, dans *Acta Orient, Hung.* V, 323.

K'o-t'ouan-tch'e 闊彖赤 (XVII 10*b*), *k'o-touan-tch'e* 闊端赤 (LXXX 2*b ;* CLXXV 11*b*) ; d'après Y VIII 2*b*, mong. *kuteči* [*küteči*, à la rigueur *kötečі*] «homme de la garde (royale)». En principe, la restitution est acceptable, la transcription chinoise suggère plus exactement les formes soit *kötölčі*, soit

ködölči, voire même *kötönči* ou *ködönči*. Cf. Pelliot, dans *Journ. As.* 1930 II, 259.[6]

[6] P. Pelliot, *loc. laud.*, a admis la leçon *kötöčin*, malgré les difficultés phonétiques que pose cette restitution. La forme adoptée par Pelliot est en effet très engageante, car elle est bien attestée depuis l'époque mongole jusqu'à nos jours. En voici les recoupements les plus importants : Histoire secrète des Mongols *kötöčin* «Hausleute, Dienst-, Gefolgsleute» (Haenisch, *Wörterbuch*, 104) ; mong. lit. *köteči*, *kötöči* «1. guide, conducteur ; 2. une suite, escorte, convoi» (Kow. III, 2593*a*, 2595*b*) et *küdüči* (lire *kötöči* ou *kötüči*) «ouvrier, travailleur, valet» (Kow. III, 2595*b*) ; oïr. lit. *kötöči* «слуга, лакей, прислуга» (Pozdneev, 288*b*) ; kalm. *köt^{ö}išn̥*, *köt^{ü}išn̥* «Diener, Arbeiter ; Lakai (der Fürsten), Suite» (Ramstedt, 242*a*) ; ord. *cöt^{s}öt^{s}i* (= *cöt^{s}öl*) «valet» (Mostaert I, 272*b*) ; khal. *χötöč* «денщик» (Luvsandêndêv, 556*b*). L'emprunt fait au mongol : ma. *kuteči* «Beamter niederen Ranges, Diener» (Gabelentz, 137) ; «конюх идущий при всаднике, проводник, вожак» (Zacharov, 291*b*) ; «Pferdeführer, Stallknecht» (Hauer, 604). (Le suffixe *-či* au lieu de *-si* qu'on attendrait ici normalement, milite, entre autres, en faveur de l'origine mongole du mot.) Du reste, il ne peut faire aucun doute que la forme *köteči (kötöči)* existait déjà à l'époque mongole, mais il n'en reste pas moins certain qu'il est difficile d'admettre que *köteči (kötöči)* représentait à cette époque la seule forme correcte théoriquement possible. Et en effet, le manuscrit d'Istanboul du lexique mongol d'Ibn Muhanna nous offre, à trois reprises, le mot *kötelči* «domestique» (pp. 202, 208, 210 de l'édition de Kilisli Muallim Rifat, Poppe, éd. *Muqaddimat al-adab ;* cf. encore les notes critiques de Hasan Eren, *Ibn Mühenna lûgati hakkında*, dans *Türk dili ve tarihi hakkında araştırmalar* I, Ankara 1950, pp. 150—158). Malgré les fautes assez nombreuses de ce manuscrit, dans le cas présent, l'on ne peut guère douter de l'authenticité de la forme à *-l ;* en même temps, nous ne saurions passer sous silence le fait que la voyelle *e* dans la seconde syllabe dénonce une forme nettement occidentale en face de *kötölči*, forme plutôt orientale ; à ce propos, voir mes remarques dans *Acta Orient. Hung.* IV, p. 153. Or, cette variante *kötölči* qu'on peut supposer sans difficulté sur l'autorité du *kötelči* suffisamment attesté cadrerait très bien avec la forme mongole que laisse supposer la transcription chinoise. Quant à la restitution *kötöčin* (à la rigueur *kötöči)* pour *k'o-touan-tch'e*, mise en avant par Pelliot, elle ne pourrait être admise qu'au cas où l'on supposerait que *köteči (kötöči)* était un nom formé sur un nom *köte (kötö) ;* ce dernier nom pourrait avoir, en principe, une forme à finale *-n : *köten (*kötön)* d'où sortirait la forme **köten-či (*kötön-či)* non moins hypothétique. Or, la forme à finale *-n* n'est qu'une hypothèse gratuite. A vrai dire, Ramstedt, *Kalm. Wb.*, 241*b*, a signalé en kalm. une forme *köt^{ö}* «Suite, Dienerschaft», mais, pour le moment, je n'ai pas d'autres recoupements pour ce mot, ni en oïrate littéraire, ni en mongol littéraire, ni ailleurs ; la forme *köte*, id., signalée par Ramstedt pour le mong. lit., ne figure pas dans nos grands dictionnaires mongols et je ne l'ai pas rencontrée dans les textes mongols non plus. Dans ces conditions il est malaisé de se former une idée définitive sur l'hypothèse de **köten-či*, **kötön-či*. Pour ce qui est de l'étymologie de *kötelči*, on peut signaler deux solutions, possibles au même degré. L'on pourrait partir du verbe *kötel-*, *kötöl-* «mener, conduire, guider, diriger» d'où sortirait *kötelči* comme un nom déverbatif (pour *kötelügči* c'est la seule interprétation possible). En même temps l'on peut aussi admettre, en tant que point de départ, le nom *kötel* dont *kötelči* formerait un dérivé dénominal. Le nom **kötel*, **kötöl* est toutefois assez faiblement attesté dans nos sources, néanmoins on rappelera ord. *cöt^{s}öl* cité plus haut, ainsi que le mot mandchou suivant emprunté au mongol : *kutule* «Sklave, Knecht, Magd» (Gabelentz 137), «стремянный, слуга (прежде из рабов), при военном оффицере в роде денщика, проводник» (Zacharov, 291*b*), «dem Herrn folgender Leibeigener ; 2. Pferde

A-ta-tch'e 阿荅赤 (X 9*a*), *a-t'a-tch'e* 阿塔赤 (XX 16*a*) ; d'après Y VIII 1*b*, mong. *aduči* [*adūči*, mong. lit. *aduγuči*] «gardien de haras». La transcription chinoise ne permet que les formes *aqdači* et *aqtači*, id. L'interprétation du mot, assurée également par une glose du *Yuan che*, est impeccable. Quant à la variante *aqdači*, elle ne s'explique pas exclusivement par une faute graphique possible (荅 *ta* pour 塔 *t'a)* ; le mot existe aussi en turc, sous la forme *aqtači* (> *aχtači)*, forme qui peut être lue (et transcrite) «à la mongole» comme *aqdači*.

Sa-eul-t'ao-wen 撒兒討溫 (XXXII 12*b*), *Sa-eul-ta-wen* 撒兒荅溫 (XLV 1*b*) ; d'après Y XVI, mong. *surtaγun* «instruction, doctrine». Ni la restitution, ni l'explication du mot ne sont satisfaisantes. La transcription chinoise nous permet les restitutions *sartawul* et *sardaul*, et pour le sens, il s'agit d'un nom bien connu signifiant «mahométan» ; ce mot est en outre largement attesté dans les sources de l'époque mongole sous les formes *sartaγul*, *sartaγčin*, *sartaγ*. Cf. Pelliot—Hambis, *Histoire des campagnes* I, 151, 253 ; Cleaves, dans *HJAS* XIII, 101[33] ; Haenisch, *Wörterbuch zu Mangḫol un Niuca Tobca'an*, 132 *(Sartaqčin, Sartaqtai, Sarta'ul, Sarda'ul* «Mahométan»).

Ha-la-pan hou-tou 哈剌班忽都 (C 5*b*, nom géographique) ; d'après Y VI 14*a*, mong. *Xara bar χôtuq*, son sens est expliqué par les mots *χara* [*qara*] «noir», *bar* [forme dialectale, mong. lit. *bars*] «tigre», *χôtuq* [*qutuγ*] «bonheur». En réalité il faut lire *Harban quduq* et ce nom géographique signifie «Dix puits».

Sa-li k'ie-eul 撒里怯兒 (XXXI 8*b*) ; d'après Y V 9*a*, mong. *Solǰir* [mong. lit. *solǰigir*, *solǰir*] «seul, impair». Ce nom géographique bien connu se présente ici sous la forme *Sāri kēr* en face de *Sa'ari ke'er* de l'*Histoire secrète des Mongols* et *Sāri keher* de Rašīdu-'d-Dīn. L'interprétation de *Sāri*, *Sa'ari* [*Sayari*] demeure toujours incertaine, *kēr*, *keher* [*keger*] signifie toutefois «vallée». Cf. Pelliot—Hambis, *Histoire des campagnes* I, 26—27.

Hou-ko-tch'e 忽哥赤 (VI 10*b*) ; d'après Y I 16*a*, mong. *Xoqči* «gérant d'affaires» [cf. kalm. *χoɣ* «die Einrichtung des Hauswesens, Hausgerät», ord. *χoɣ* «bien, fortune»]. Lire correctement *Hügeči* «bouvier». Pour ce nom, voir Hambis, *Le chapitre XVII*, 115—116 et *Le chapitre XVIII*, index.

T'a-t'a-eul-t'ai 塔塔兒台 (CLIII 2*b*) ; d'après Y XXII 1*a*, mong. *dotor* «intérieur ; à l'intérieur». Lire *Tatartai*, et ce nom signifie «(homme) issu du clan des Tatar». A propos de ce nom, porté par plusieurs personnes, voir Pelliot—Hambis, *Histoire des campagnes* I, 2—3 ; pour la biographie de *Tatartai*, dans *Yuan che*, CXIX 15*b*—16*b*, voir Hambis, *Le chapitre CVIII*, 38.

K'i-lie-sseu 乞列思 (I 5*a*) ; d'après Y XXIV 1*a*, mong. *kerin suruq* [*kērin sürük*, mong. lit. *keger-ün sürüg*] «troupeau de la steppe». Il s'agit ici d'un

führender Stallknecht ; 3. Bannersklave» (Hauer, 605). Le ma. *kutule* remonte à une forme mongole *kütül* ou *kötöl*.

nom commun qu'il faut lire *kerēs* [< *keriye-s, kerege-s*]. L'interprétation du mot indiqué plus haut a été inventée par les commissaires et va à l'encontre de la glose ajoutée à ce mot par le *Yuan che :* «c'est un lieu où on attache les chevaux en dehors de l'espace interdit». Dans le texte de *Yuan che,* la commission a supprimé cette glose et y a substitué la sienne. Plus tard, grâce à certains auteurs chinois, cette glose arbitraire est entrée même dans quelques textes chinois où l'on ne soupçonnait plus son origine douteuse. La glose a été très bien expliquée par P. Pelliot, dans une petite monographie ; cf. Pelliot—Hambis, *Histoire des campagnes* I, 187—188.

Toute une série de noms s'explique par le turc et non pas par le mongol comme les commissaires l'ont voulu.

A-la-wa-eul-sseu 阿剌瓦兒思 (CXXIII 5*b*—6*b*, biographie); d'après Y XX 7*a*, mong. *Aral usu, aral* «île», *usu* «eau». En réalité, nous avons affaire à *Alawars* «tigre tacheté (bigarré)» ; au point de vue phonétique, cette variante est très intéressante en face de la forme normale de *Ala bars.*

Ha-la yi-ha-tch'e pei-lou 哈剌亦哈赤北魯 (CXXIV 4*a*—4*b*, biographie) ; d'après Y XX 10*a*, mong. *Xalγači biru, χalγači* [*χālγači*, mong. lit. *qaγalγači*] «portier», *biru* [*birū*, mong. lit. *birayu*] «veau de deux ans». Le nom est à lire *Qara ïγač buiruq* et il s'explique par le turc : *qara* «noir», *ïγač* «arbre»,[7] *buiruq* n'est autre chose que le nom de charge bien connu. Cf. Pelliot—Hambis, *Histoire des campagnes* I, 298.

Houo-tch'e-ha-eul ti-kin 火赤哈兒的斤 (CIX 2*a*) ; d'après Y XVIII 15*a*, mong. *Xorči χara deji, χorči* [*qorči*] «porteur de carquois», *χara* «noir», *deji* [*dējī*, mong. lit. *degejī*] «la meilleure partie de quelque chose ; prémices». Correctement il faut lire *Qočqar tigin,* qui est un nom turc : *qočqar* «bouc», *tigin* (à la mongole, *digin),* est un nom de charge turc très connu. Sur le nom d'homme *Qočqar* en turc, voir J. Sauvaget, *Noms et surnoms de Mamelouks,* dans *Journ. As.* CCXXXVIII (1950), 52 : 153.

Pa-eul-chou a-eul-t'ö ti-kin 巴而述阿兒忒的斤 (CIX 2*a*); *Pa-eul-tch'ou a-eul-t'ö* 八兒出阿兒忒 (CXXIV 4*a*) ; d'après Y XVIII 15*a*, mong. *Barïju altan deji, barïju* «en prenant, en saisissant», *altan* «or», *deji* [*dējī*, cf. *supra*]. Il faut lire *Barčuq art tigin* et *Barčuq art.* Cf. Cleaves, dans *HJAS* XII, 100[28] ; Ligeti, dans *Acta Orient. Hung.* I, 162, 180[41].

Hou-tou-lou tou-eul-mi-che 忽都魯都兒迷失 (XXIV 9*b*); d'après Y XV 1*a*, mong. *Xotala duri mese, χotala* «tout», *duri* [*düri*] «figure, aspect», *mese* «arme [épée]». Il faut restituer *Qutluγ turmïš,* nom turc qui se lit, à la mongole, *Qudluq durmiš : qutluγ* «heureux», *turmïš* < *tur-* «être debout, être». *Qutluγ*

[7] Dans une série de langues turques, l'expression *qara ïγač* ne signifie point «arbre noire», mais une espèce d'arbre bien défini (pas toujours la même) : tatar de Kazan *qara aγač* «der Lärchenbaum», kazak *qara aγaš* «die Erle» (Radl. II, 135), osm. *karaağaç* «elm» (Hony, 175*a*) ; ouig. *qaryač* «榆 orme» *(Kao-tch'ang kouan-yi chou* I, 10*b*).

(et *Qutlu)* est un nom d'homme turc fort connu ; cf. Brockelmann, *Mitteltürkischer Wortschatz,* 248 ; Sauvaget, dans *Journ. As.* CCXXXVIII, 53 : 176, 177 (cf. encore 58). Pour le nom *Turmiš,* voir Sauvaget, *op. cit.,* 50 : 129.

Ya-lao-wa-tch'e 牙老瓦赤 (II 7*b*), *Ya-la-wa-tch'e* 牙剌瓦赤 (III 3*a*), *Ya-lou-wa-tch'e* 牙魯瓦赤 (IV 4*b*) ; d'après Y X 12*b,* mong. *iruwači* «devin». Il s'agit évidemment de *Yalawwač, Yalawač, Yalwač* «prophète; messager, envoyé»[8].

Hei-sin pa-che 黑辛八石 (I 7*a*) ; d'après Y IV 2*a,* mong. *Kesiq baqsi, kesik* «faveur, grâce», *baqši* «maître». Ce nom géographique est à restituer en *Qïzïl baš* et il signifie sans aucun doute «tête [source] rouge», mais actuellement on comprend mal comment un lac a pu porter cette dénomination. Sur ce nom géographique naïman d'origine turque, voir Pelliot—Hambis, *Histoire des campagnes* I, 311—314.

Wo-wou-li-hai-mi-che 斡兀立海迷失 (CVI 1*b*) ; d'après Y I 8*a,* mong. *Ulaχai esi, ulaχai* [*ulāχai,* mong. lit. *ulayaqai*] «rougeâtre, un peu rouge», *esi* «manche». Il faut restituer ce nom turc en *Oγulγaimïš.*

Siao-yun-che t'o-hou-lien 小雲石脫忽憐 (CXXXIV 21*a—b,* biographie) ; d'après Y XXI 9*b,* mong. *Sur yosutu χorin, sur* [*sür*] «grandeur, courage», *yosutu* «convenable, décent», *χorin* «vingt». Il faut restituer en *Sävinč toγrïl,* le nom s'explique cette fois encore par le turc : *sävinč* «joie», *toγrïl* «espèce de faucon de chasse». A propos du *Sävinč* (à la mongole, *Sevinč),* voir Ligeti, dans *Acta Orient. Hung.* I, 182[44] ; Hambis, *Le chapitre CVIII,* 165 ; pour le nom *Toγrïl,* voir, Pelliot—Hambis, *Histoire des campagnes* I, 209—211.

Parmi les noms soi-disant mongols nous trouvons un bon nombre de noms d'origine arabe (persane).

Tie-eul-pi-che 迭兒必失 (XLV 20*a*) ; d'après Y XVII 12*a,* mong. *Tarbus* «pastèque». On rencontre une autre variante du même nom, dans *Yuan che,* ch. CXXIX, 3*a—b : Tie-li-wei-che* 迭里威失, cette dernière forme, d'après Y XX 9*b,* serait à restituer en mong. *Dere uisu* et répondrait à *dere* [*dēre,*

[8] Dans l'*Histoire secrète des Mongols,* § 263 (XI, 51*a,* 52*a* deux fois), le même nom est transcrit 牙剌哇赤 *Ya-la-wa-tch'e* que Pelliot, Haenisch, Kozin ont restitué en *Yalavači.* Cette restitution est théoriquement possible si l'on suppose que le nom représente une forme «mongolisée» (le mongol ignore le -*č* final), même en turc, dialectalement, on pourrait admettre la leçon *Yalawači.* Si j'ai pourtant opté pour *Yalawač,* forme turque sans ambiguïté, c'est parce que c'est cette leçon qu'offrent les historiens musulmans. Ainsi nous avons *Yalawāč* chez Rašīdu-'d-Dīn (éd. Blochet, pp. 85—86), et chez J̌uwainī (cf. J. A. Boyle, *The History of the World-conqueror* I, p. 97, note 1, etc.) ; voir encore Abū-'l-Ġāzī (éd. Desmaisons, II, pp. 102—103, 148). Sur *Maḥmūd Yalawač,* personnage bien connu de l'histoire mongole, voir Grousset, *L'empire des steppes,* p. 314. A propos de l'étymologie du nom, voir turc (en écriture runique) *yalabač* «envoy» (V. Thomsen, dans *JRAS* 1912, pp. 198, 227), *yalabač, yalawač, yalawači* «Bote» (Gabain, *Alttürk. Gram.,* 351*a*), *yalawač* «посланник» (Малов, Памятники, 383*b*), Kāš. *yalabar* «menschlicher Bote», *yalavač* «Prophet» (ouig.), *yalavač* «Bote» (Brockelmann, 71), tchag. *yalauč* «der Abgesandte, Prophet» (Radl. III, 156).

mong. lit. *degere*] «en haut, supérieur» et à *uisu* «écorce de bouleau». La transcription reflète toutefois *Derbiš* et *Derviš*, variantes d'un seul et même nom. En dernière analyse, les deux variantes se ramènent au nom commun persan درویش *darvīš ; Derbiš* reflète la prononciation mongole (éventuellement turque), par contre *Derviš* représente la prononciation arabo—persane (éventuellement turque). En ce qui concerne ce nom, voir Cleaves, dans *HJAS* XII, 121[174] ; Pelliot, *Le Ḫoǰa et le Sayyid Ḥusain de l'Histoire des Ming*, dans *T'oung Pao* XXXVIII, 139[107].

Sa-tou-lou-ting 撒都魯丁 (XII 8*b*), d'après Y XII 16*a*, mong. *Sudurdan, sudur* «histoire, livre historique», *dan* «ayant quelque chose» (quant à cette dernière interprétation, il faut faire remarquer que le suffixe visé par les commissaires se rapporte sans doute au *-tan, -ten* du mongol, pluriel de *-tai, -tei, -tu, -tü ;* peut-être ont-ils songé au tibétain *dan*, variante dialectale du classique *ldan)*. Le nom est à restituer en *Sadurdin*, éventuellement en *Sadrudin ;* cf. ar. صدر لدين *Ṣadr-ad-Dīn* ou *Ṣadru-'d-Dīn*. Pour ce qui est de la transcription des noms mahométans du même type, voir Ligeti, dans *Acta Orient. Hung.* V, 321.[9]

A-ho-ma 阿合馬 (III 3*a*), d'après Y X 15*a*, mong. *aχamat* «frère aîné, le plus âgé parmi les frères». Lire correctement *Aχmat*, cf. ar. احمد *Aḥmad*. Par ailleurs c'est le même nom qu'a porté le ministre malfamé de Koubilai.

Mou-pa-la cha 木巴剌沙 (XXXIV 7*b*) ; d'après Y III 21*a* mong. *Moo bars, moo* [*mō*, mong. lit. *mayu*] «mauvais, mal», *bars* «tigre». A lire réellement *Mubārak šā ;* le premier membre du nom est identique à ar. مبارك *mubārak* «béni ; heureux ; saint», et *šā* n'est autre chose que le pers. *šāh*. Ce nom a été porté par plusieurs personnes, cf. Hambis, *Le chapitre CVII*, 170 et *Le chapitre CVIII*, 184.

Fa-houa-lou-ting 法花魯丁 (CXXXIV 13*b*—14*a*) ; d'après Y XXI 8*b*, mong. *Bögereden, bögere* «rein», *den* «ayant quelque chose» (voir *supra)*. Lire *Faχrudin*, cf. ar. فخر الدين *Fahr-ad-Dīn* ou *Fahru-'d-Dīn*.

Ainsi que l'on sait, à l'époque mongole, le nestorianisme était assez répandu parmi certaines tribus turques voire mongoles. Ces Nestoriens portaient le plus souvent — selon les coutumes de leur religion — des noms chrétiens d'origine syriaque. Or les commissaires de K'ien-long qui évidemment ne savaient rien sur le nestorianisme, cherchèrent aussi à expliquer ces noms par le mongol.

K'iu-li-ki-sseu 曲立吉思 (VII 10*b*), *K'iu-li-ki-sseu* 曲里吉思 (CLXII 5*a*), *K'o-li-ki-sseu* 闊里吉思 (XI 6*b*), *K'o-eul-ki-sseu* 闊兒吉思 (XXXI 9*a*) ; d'après Y XI 15*a* toutes ces transcriptions sont à restituer en *Kir ǰisu* et ce nom soi-disant mongol doit être interprété par mong. *kir* «souillure», et mong.

[9] Cf. J. H. Kramers, *Les noms musulmans composés avec Dīn*, dans *Acta Orientalia* (Havniae) V (1927), pp. 53—67. Cf. encore L. Caetani—G. Gabrieli, *Onomasticon Arabicum* I, pp. [199—202].

ǰisu [*ǰisü*] «teint, mine». En réalité ces transcriptions suggèrent les leçons *Kürgis* et *Körgis*. Le nom paraît remonter, par un intermédiaire syriaque, au grec *Γεώργιος*. Voir P. Pelliot, *Chrétiens d'Asie Centrale*, dans *T'oung Pao* XV, 633—634.

Hou-eul-tcha-hou-sseu pei-lou 忽兒扎胡思盃祿 (I 6*a*) ; d'après Y X 2*b*, ce nom se lit *Xôrča χos biliu* et il signifie mong. *χôrča* [mong. lit. *qurča*] «tranchant, aiguisé», *χos* [*qos*] «paire ; pair», *biliu* [*biliü*, mong. lit. *bilegü*, *biligü*] «pierre à aiguiser». La transcription ne permet que la leçon *Qurǰaqus buiruq*, l'interprétation de ce nom ne se heurte à aucune difficulté : le premier élément du nom est un nom chrétien ayant passé par le syriaque, qu'il faut rattacher en fin de compte au grec *Κυριακός* ; le second élément du nom est identique au nom de charge turc *buiruq* mentionné plus haut.

Ma-eul ha-si lie-pan ye-li-k'o-wen 馬兒哈昔列班也里可溫 (LXXXIX 34*a*) ; d'après Y XXIX 6*b*, mong. *Mergen sirben irul kun : mergen* «sage», *sirben*, explicatif du *mergen* (sic), *irul kun* [*irūl kūn*, mong. lit. *iregül kümün*] «nouveau-venu, étranger». La transcription a été faite d'après un original *mar hasi reben erke'ün*. Il ne s'agit pas cette fois d'un nom propre, mais de deux titres ecclésiastiques syriaques : *mar hasi* (en syriaque, *mâr hasiyâ)* est le titre des évèques nestoriens, et *reben erke'ün* (autrement *rabban erke'ün)*, celui des prêtres et des moines.[10]

Il n'est pas difficile de comprendre que dans l'interprétation des noms étrangers des *Yuan-che yu-kiai*, le mongol, langue des Yuan, ait joué un rôle particulièrement grand ; bien plus, souvent on a fait dériver de cette langue, sans scrupule, des noms venant des langues les plus diverses. C'est ce qui est arrivé dans une mesure encore beaucoup plus large lorsqu'il s'agissait de langues demeurées complètement inconnues aux membres de la commission. Parfois même les mots chinois tombés dans les langues étrangères se sont joué des commissaires : sous leur peau neuve, ils n'ont plus été reconnus.

[10] P. Pelliot, *Chrétiens d'Asie Centrale et d'Extrême-Orient*, dans *T'oung Pao* XV (1914), p. 637. O. Franke, *Geschichte des Chinesischen Reiches* V, pp. 230—232, 242. A. Mostaert—F. W. Cleaves, *Trois documents mongols des Archives secrètes vaticanes*, dans *HJAS* XV (1952), p. 439. (Dans le texte mongol d'un sauf-conduit émanant d'Abaγa, daté de 1267 ou de 1279, on lit *marqasiyas-a*, datif de *marqasiyas*, pluriel de *marqasiya.)* La transcription chinoise *Ma-eul-ha-si* a été considérée par la majorité de ceux qui se sont occupés de ce titre comme mutilée, elle devrait être restituée en *mâr-hasiyâ*. Cette conjecture n'a en effet rien d'impossible, on n'a qu'à supposer l'omission, par un oubli fâcheux, du dernier caractère ; la correction ne s'impose pourtant pas. On n'a guère besoin d'insister sur le fait que les transcriptions chinoises ne reflètent pas nécessairement les formes «classiques» des mots étrangers, mais bien plus souvent leurs variantes locales, dialectales. Aussi est-il permis de voir dans la transcription *ha-si* une forme locale *hasi* éventuelle. Par ailleurs, cette hypothèse se recommende par le fait que *lie-pan (reben)* mentionné simultanément avec *ma-eul-ha-si*, ne représente pas une leçon «classique» non plus.

Les noms suivants sont à ranger dans ces dernières catégories.

Ma-tcha-eul 馬札兒 (CXXI 4*a*, biographie de *Sou-pou-tai);* d'après Y III 25*a*, mong. *manǰilya* «pendeloque, aigrette, houppe». Le mot doit être restitué en *Maǰar* et n'a rien à voir avec mong. *manǰilya*, il n'est autre chose que le nom par lequel les Hongrois se désignent eux-mêmes.

Mi-tch'e-sseu-lao 密赤思老 (CXXI 2*b*, biographie de *Sou-pou-tai)*; d'après Y XX 1*a* il est à restituer en *Mur kiǰar* et il faut l'expliquer par le mongol: *mur* [*mür*, à la rigueur *mör*] «trace, vestige», *kiǰar* [*kiǰār*, mong. lit. *kiǰayar*] «frontière, limite». La restitution correcte est *Mičislaw*. Pratiquement il s'agit du nom de Mitsislav, duc d'Oppel ; cf. Bretschneider, *Mediaeval researches* I, pp. 296—299.

Siao-sie 小蓰 (XIV 2*a*) ; d'après Y I 17*a*, mong. *sisi* «sorgho *(kao-leang)*». Cette leçon va à l'encontre de la transcription chinoise, mais la réforme des anciennes transcriptions avait justement pour but de rendre compréhensibles les noms incompréhensibles par suite de transcriptions «maladroites». Ce nom se rencontre souvent dans d'autres textes aussi. Hambis, *Le chapitre CVII*, 83 (et index), visiblement sous l'influence de سوسه transcription équivoque offerte par Rašidu-'d-Dīn et le *Muʿizz*, a restitué la transcription chinoise hypothétiquement en **Söse*. Mais en tenant compte de la prononciation du chinois des Yuan, le nom doit être restitué correctement en *Seüse ;* on peut aussi sans difficulté concilier avec cette leçon l'orthographe persane qui doit être lue *Säwsä*. Quant à l'interprétation du mot, M. Hambis, *loc. laud.*, a trouvé la clé de l'énigme lorsqu'il a supposé que cette fois nous sommes en présence d'un nom chinois mongolisé. En effet, dans l'*Histoire secrète des Mongols* (§ 273) on retrouve *seüse* en tant que nom commun, au sens de «garçon, gars, domestique», par ailleurs, sa transcription chinoise 小廝 *siao-sseu*, peut servir en même temps comme interprétation. (Il se pourrait, qu'en fin de compte ce nom s'explique tout autrement et qu'on doive partir de 小子 *siao-tseu* «petit enfant, petit garçon».) En tout état de cause, le nom propre ici considéré doit être ramené sans aucun doute à un nom commun d'origine chinoise.[11]

Les interprétations des noms propres que la commission a proposées, en partant d'autres langues, ne sont en rien plus convainquantes.

Voici quelques étymologies «mandchoues».

Ngai ti-kin 愛的斤 (CXXXV 15*b*) ; d'après Y XXI 13*b*, ma. *adaki* «voisin». A restituer en *Ai tigin*, et il est d'origine turque ; cf. *ai* «lune», *tigin*,

[11] Il convient de signaler que certains vocabulaires sino-mongols des Ming *(Wou-pi-tche* 6*a*, *Yi-yu* 70*b*) rendent le chin. 小廝 *siao-sseu* par mong. *nu'u*. Les recoupements les plus importants du mot mongol sont les suivants : Histoire secrète des Mongols *nu'un*, *nu'u* «Knabe» (Haenisch, 119), le vocabulaire sino-mongol de 1389 *nu'un* (I 15*a ;* en écriture ouiguoro-mongole *nuγun)*, Lou-long sai-lio *nu'un* (éd. Ishida, 129*b*), Tche-yuan yi-yu *nu'u* (éd. Ishida, n° 71), mong. lit. *nuγun*, *niγun* «fils, enfant, garçon» (Kow. II, 679*a*) ; à ce qu'il paraît, dans les langues et dialectes actuels, le mot est plutôt inconnu.

nom de charge turc. Au sujet de ce nom fréquent en turc, voir Sauvaget, dans *Journ. As.* CCXXXVIII 40 : 41.

Ngan-touen a-chou 按敦阿述 (I 8*a*) ; d'après Y X 4*a*, ma. *adun aiši, adun* «troupeau (de chevaux, etc.)», *aiši* «profit, gain». La transcription chinoise est à restituer en *Altun* (à la mongole, *Aldun) ašuq*. Le nom est cette fois encore à expliquer par le turc : *altun* «or», sur l'interprétation possible de *ašuq*, cf. Pelliot—Hambis, *Histoire des campagnes* I, 420.

Ya-ngan cha 牙安沙 (XLII 11*b*), *Ya-han cha* 牙罕沙 (XLIII 7*a*) ; d'après Y XVII 4*a*, ma. *yengsi* «festin, banquet, repas de noce». Restitution correcte : *Yayan šā ;* interprétation : turc *yayan* «éléphant», pers. *šā (šāh)* «souverain, empereur». Cf. Hambis, *Le chapitre CVIII*, 102—103 ; Ligeti, dans *Acta Orient. Hung.* V, 316.

Po Ta-ta 白達達 (I 13*a*) ; d'après Y III 13*b*, ma. *Ba dalda, ba* «lieu, endroit», *dalda* «secret ; refuge, cachette». Il convient de faire remarquer avant tout, que *po* ne fait pas partie du nom étranger, c'est le mot chinois 白 *po* «blanc» ; le *ta-ta* n'est autre chose que l'ancienne trancription traditionnelle du nom de peuple *tatar*. L'expression signifie donc «Tatar blanc» ; il est notoire, qu'au début de l'époque mongole, c'était le nom chinois des *Öngüt*. Cf. Pelliot—Hambis, *Histoire des campagnes* I, 4.

Parmi les interprétations «mahométanes» il suffira de rappeler la suivante.

Pie-che pa-li 別失八里 (III 3*b*, etc) ; d'après Y IV 8*b*, *Baši beli*, turc *baši* [*baš*] «tête», *beli* [*bel*] «taille ; ceinture». La transcription chinoise suggère la restitution *Beš balïq* et il s'agit évidemment de la capitale bien connue des Ouigours. Cf. dernièrement Cleaves, dans *HJAS* XII, 104[55].

Noms interprétés par le tibétain :

K'i-la-sseu-pa wo-tsie-eul 乞剌斯八斡節兒 (CCII 2*b*) ; cf. Y XXIII 9*a*, tib. *Cï raši ba or ǰiyal*, ce nom a été interprété par les commissaires de la façon suivante : *cï* «longue vie» [tib. cl. *che* «vie»], *raši* «bonheur» [tib. cl. *bkra-šis*], *ba or* «courageux, audacieux»[?], *ǰiyal* [tib. cl. *rgyal*] «victoire». Le nom est en effet d'origine tibétaine, mais la leçon correcte du nom est *Krasba odzer*, et en conséquence, il doit être interprété autrement : *krasba* [tib. cl. *grags-pa*] «gloire, renom», *odzer* [tib. *'od-zer*] «éclat, lueur».

Pa-ti-ma yi-eul-kien-pou 八的麻亦兒間卜 (XXIX 10*b*) ; d'après Y I 17*a*, tib. *Batma yar zangbu ;* son interprétation serait : *batma* «lotus», *yar* «en haut, vers le haut», *zangbu* [tib. cl. *bzan-po*] «bon, beau». Ce nom doit être restitué correctement en *Badma irgälbu ; badma*, tib. cl. *pad-ma* < scr. *padma* «lotus», *irgälbu* [tib. cl. *rgyal-po*] «roi». *Irgälbu* représente une forme dialectale tibétaine valable pour les Yuan ; cf. Ligeti, dans *Acta Orient. Hung.* V, 320.

Po-wan 孛完 (CLXIX 13*a*) ; d'après Y XXIII 1*b*, tib. *Ba ot, ba* «homme, mâle» c'est une interprétation plus ou moins arbitraire de la particule *pa, ba,*

«lumière, clarté». Restitution correcte : *Bo'ol*. Le nom est mongol et non pas tibétain d'origine ; cf. Haenisch, *Wörterbuch*, 19.

Yu-long t'a-che 玉龍塔失 (III 8*a*), *Yu-long ta-che* 玉龍荅失 (V 20*a*) ; d'après Y I 15*b*, tib. *Yungrung raši*, et il signifie : *yungrung* [tib. cl. *g-yuṅ-druṅ*] «svastika», *raši* [tib. cl. *bkra-šis*] «bonheur ; bénédiction». Le nom est turc, sa forme correcte est *Ürüng taš*, ou *Ürüng daš*, *ürüng* «blanc, luisant», *taš* (la forme *daš* peut représenter tout simplement sa variante mongolisante) «pierre». Cf. Hambis, *Le chapitre CVII*, 107—108.

Hou-tou-pou-ting 忽都不丁 (XX 20*a*), *Hou-tou-pou-ting* 獲獨步丁 (CXCVI 6*b*) ; d'après Y XIV 8*a*, tib. *Hor dobdan, hor* «mongol», *dobdan* [tib. cl. *stobs-ldan*] «fort, plein de force». La transcription chinoise suggère la forme *Qudbudin*, le nom est d'origine arabe : قطبالدين *Qu*ṭ*b-ad-Din, Qu*ṭ*bu-'d-Din*.

Ces exemples choisis un peu au hasard dans le *Yuan-che yu-kiai* ont, je crois, montré suffisamment que la tâche entreprise par la commission est vraiment d'un grand intérêt et que même les matériaux ramassés sous leur forme brute posent des problèmes extrêmement intéressants. L'entreprise a échoué et elle devait échouer car, pour en venir à bout, on aurait eu besoin de la méthode linguistique historico-comparative. Or, à cette époque, cette méthode, même en Europe, n'était qu'à ses débuts.

Il serait donc injuste, en connaissance de la bonne méthode d'aujourd'hui, d'exiger des commissaires d'autrefois des résultats répondant au niveau actuel de la science, et de faire peu de cas de leurs efforts. Il est incontestable que l'on doit tenir compte de ce travail par la suite, ne fût-ce que pour témoigner le respect que mérite, malgré son utilité assez restreinte, cette première tentative chinoise des travaux onomatologiques.

Les membres de la commission, bien entendu, ignoraient la méthode juste et ne disposaient pas des matériaux linguistiques historiques et comparatifs, indispensables à leur travail, et ils étaient réduits à leurs propres connaissances pratiques des langues mongole, mandchoue, etc. Si ces connaissances ne suffisaient point pour aboutir à une solution évidente, ils étaient infailliblement voués à l'insuccès. Il s'en suit que l'interprétation des noms et mots étrangers des Yuan était promise d'avance au succès.

Certes, en se fondant sur leur connaissance du mandchou, les commissaires ne devaient pas, en principe, se sentir entièrement dépaysés lorsqu'il s'agissait d'expliquer les noms djurtchens, car ils n'ignoraient pas que le mandchou et le djurtchen étaient des langues apparentées (à leurs yeux, les deux langues ne faisaient probablement qu'un seul idiome). Pratiquement il en était tout autrement : la différence qui séparait nécessairement la grammaire et surtout le vocabulaire des deux langues constituait un obstacle insurmontable pour les membres de la commission. Mais ce qui leur a posé le problème le plus difficile, c'est sans aucun doute l'explication des noms propres et autres mots khitans. Ils savaient fort bien, d'après les textes chinois provenant du temps

des deux dynasties khitan et djurtchen, que le khitan n'était pas identique au djurtchen ou, plus exactement, que ces deux langues n'étaient pas apparentées l'une à l'autre. Le khitan n'est donc pas identique au mandchou (par ailleurs, cette langue avait déjà été identifiée avec le djurtchen), il n'est pas mongol non plus — devaient-ils raisonner — parce que leur connaissance du mongol ne leur servait à rien pour interpréter les gloses khitans, ce qui se comprend facilement. Ils se sont donc cherché une langue, parlée sur un territoire historiquement acceptable dont eux aussi avaient au moins certaines connaissances. Leur choix était tombé sur le solon, langue de type tongous qu'on parlait dans la Mandchourie Septentrionale : c'est cette langue qu'ils ont identifiée avec le khitan.

Il paraît peut-être singulier que nous nous soyons occupés si longuement des tentatives d'explication des noms étrangers proposées par les auteurs du *Leao Kin Yuan san che yu kiai*. Ces «explications» n'ont en effet aujourd'hui qu'un intérêt historique. Cependant les problèmes qu'elles ont alors soulevés sont aujourd'hui d'une actualité plus vivante que jamais. Au sujet de l'interprétation des matériaux mongols on a fait des progrès remarquables grâce aux efforts des savants comme P. Pelliot, L. Hambis, A. Mostaert, F. W. Cleaves et autres. Les matériaux jusqu'ici examinés ne constituent pourtant qu'une portion assez faible de ce qu'on a ramassé dans cet ouvrage du XVIII[e] siècle.

Dans le domaine de l'explication des noms et mots djurtchens on n'a pas fait de progrès dignes d'être mentionnés. Sans compter les quelques remarques d'une réelle valeur de P. Pelliot et les tentatives fort problématiques de Watanabe Kuntarō, l'on peut affirmer que ces recherches sont encore à leurs débuts.[12] En ce qui concerne l'interprétation des matériaux khitans, on a, sur ce terrain, fait encore moins de progrès que dans le cas du djurtchen.[13]

[12] J'ai songé, avant tout à *Shimpen kinshi meijikai* 新編金史名辭解 (Osaka 1931) de M. Watanabe Kuntarō 渡部薫太郎 où il a examiné les noms propres djurtchens du *Kin-che*. Pour les autres travaux japonais, actuellement les plus importants, voir M. Honda—E. B. Ceadel, *op. cit.*, pp. 91—92. Sur cette question je compte revenir ailleurs.

[13] Cette fois encore on ne peut renvoyer qu'à des brèves remarques et à des gloses éparses. Pour le moment, je me contenterai de rappeler quelques petits travaux consacrés à cette question. Il y a plus de trente ans, j'ai tenté moi-même de dresser une vue d'ensemble de tout ce qui était connu jusqu'alors sur la langue khitan (*A kitaj nép és nyelv* [*Les Khitans et leur langue*], dans *Magyar Nyelv* XXIII [1927], 293—310 ; cf. P. Pelliot, dans *T'oung Pao* XXVI, 1929, 404). Plus tard, je suis encore revenu sur certains points que pose cette question dans un compte rendu en hongrois (*Nyelvtudományi Közlemények* LVII, 1955, p. 298) et en russe (Вопросы Языкознания 1955, N° 5, p. 138). Pour la bibliographie des travaux les plus importants sur la langue khitan, voir Rolf Stein, *Leao-tche*, dans *T'oung Pao* XXXV (1939), pp. 1—154 (dans ce travail fort remarquable on lit certaines interprétations de termes khitans jusqu'alors inédites, proposées par P. Pelliot) ; K. A. Wittfogel—Fêng Chia-shêng, *History of Chinese Society. Liao* (907—1125), Philadelphia 1949. Dans cette monographie importante, M. K. Menges a consacré des notes

Il n'est pourtant pas douteux que ce sont les interprétations des gloses khitans proposées par les commissaires qui ont trouvé l'écho le plus répandu et le plus durable.[14] Il paraît que Palladius fut le premier à se servir du vocabulaire khitan suivi des gloses solones, dû aux commissaires de K'ien-long. Palladius a envoyé cette liste, qui ne contenait que 22 mots, a A. Wylie qui, à son tour l'a passé à H. H. Howorth. Ce dernier savant a aussi tenu compte d'une courte liste dressée par J. Klaproth. Ainsi Howorth avait déjà à sa disposition une liste qui ne comprenait pas moins de 37 mots. Or, en partant de l'interprétation de cette liste accrue, il est arrivé, dans une étude, à la conclusion que la langue khitan était un mélange de tongous et de mongol, et que ce sont les Solons qui sont les descendants des Khitans. Pour augmenter son crédit, il s'est réclamé de l'opinion de Wylie et de Vasilev ; eux aussi devaient partager ses vues. Plus tard, le court vocabulaire khitan est arrivé de Howorth à W. Schott qui, sur la foi de ce vocabulaire, et surtout sur le témoignage des noms de nombre 2, 4, 6 (qu'il a connus sous leur forme «solone» établie par les commissaires) a cru pouvoir établir que le khitan devait être apparenté au djurtchen et au mandchou.[15] Or, la théorie solone, formulée par la commission de K'ien-long a triomphé dans les premiers temps, d'une manière soit directe,

ntéressantes à l'interprétation de certaines gloses khitans ; à propos de ces interprétations, cf. les remarques critiques pleines d'intérêt de F. W. Cleaves, dans *HJAS* XIII (1950), pp. 231—235. Au sujet du déchiffrement des «grands caractères» khitans, voir L. Hambis, *Premier essai de déchiffrement de la langue khitan*, dans *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres* 1953, pp. 121—134. A propos des derniers travaux japonais sur la langue et l'écriture des Khitans, voir M. Honda—E. B. Ceadel, *op. cit.*, pp. 87—91.

[14] B. Laufer, *Skizze der manjurischen Literatur*, p. 45 : «Es kann wohl kein Zweifel sein, dass mit Hülfe dieser Glossare die Lektüre jener drei historischen Werke bedeutend erleichtert und gefördert wird, und dass sie wertvolle Materialien für das Studium der Sprachen der Khitan und der Niüchi enthalten». Cette vue était exagérée même au temps de Laufer, bien qu'il y ait ajouté : «Doch sind natürlich die Rekonstruktionen immer kritisch nachzuprüfen» (p. 46). L'autorité de Laufer a sans doute beaucoup contribué à maintenir et à consolider le crédit fictif des vocabulaires des commissaires de K'ien-long. Parmi ceux qui ont prêté foi aux interprétations des commissaires, on retrouve, entre autres, E. v. Zach, ce sinologue remarquable, mais malheureusement d'esprit dogmatique qui n'a pas manqué d'engager un débat acharné pour défendre ces interprétations désespérées ; voir P. Pelliot, dans *T'oung Pao* XXVI (1929), pp. 376—377. Certes, bien des savants ont reconnu de bonne heure la valeur négative de ces interprétations. Parmi ces savants nous n'en rappellerons ici qu'un seul et pas le moins important : E. Bretschneider, *Mediaeval researches* I (1888), pp. 181—182.

[15] Palladius, *Elucidations of Marco Polo's Travels*, dans *Journ. of the North China Branch of the R. As. Soc.* X, 25. H. H. Howorth, *The northern frontagers of China V. The Khitai or Khitans*, dans *JRAS* XII, 123. J. Klaproth, *Asia Polyglotta*[2] (Paris 1831), pp. 294—295 et *Nouveau Journ. As.* VI, 23—24. W. Schott, *Kitai und Karakitai. Ein Beitrag zur Geschichte Ost- und Innerasiens*, dans *ABAW* 1879, tirage à part, pp. 5—7.

soit indirecte et, preuve de la tenacité de cette théorie, dans ces dernières années on l'a renouvelée au cours d'une discussion scientifique.[16]

Et pourtant, la théorie solone manquait de solidité. Pour la caractériser je ne mentionnerai ici qu'une seule bizarrerie. Une seule et même transcription chinoise d'un mot khitan a été restituée de plusieurs façons par les commissaires ; à leurs nouvelles restitutions ainsi établies on a ajouté des interprétations diamétralement opposées. Ainsi, par exemple, le mot khitan 女古 *niu-kou* «or» (*Leao-che* CXVI 18*a*) apparaît dans le *Leao-che yu-kiai* sous les aspects suivants: a) L II 1*b* mong. *mônggu* [*mönggü*] «argent», b) L II 4*b* mong. *nigen* «un», c) L III 10*b*, une fois de plus, mong. *mônggu* [*mönggü*] «argent» et enfin d) L VII 3*a* solon *nungun* «six». Inversement, les commissaires ont tenté d'interpréter par un seul et même mot plusieurs transcriptions chinoises, inconciliables les unes avec les autres. Ainsi ils ont proposé la restitution *sigun* et l'interprétation «soleil» dans les cas suivants : a) 奚嗢 *Hi-wen* (L III 13*a*), b) 斯奴古 *Sseu-nou-kou* (L VII 14*b*), c) 昔光 *Si-kouang* (Y IV 11*a*). Le moins qu'on puisse dire à propos de ces tentatives, c'est que les transcriptions chinoises en question rendent plusieurs restitutions possibles théoriquement, mais *sigun* y est hors de cause une fois pour toutes. Finalement, dans le *Leao-che yu-kiai*, on trouve l'interprétation, par diverses langues, de plus de 1600 noms propres et noms communs khitans, mais seulement 32 y sont interprétés par le solon, et cela encore par 25 mots solons. Évidemment ces chiffres offriraient une justification assez fragile de la parenté, à plus forte raison de l'identité des langues khitan et solone, même si ces interprétations étaient par hasard impeccables à tout point de vue.

Il est peut-être inutile de dire qu'en ce qui concerne la théorie solone, on n'y regarde plus de si près, et que sans hésiter l'on range le khitan parmi les langues mongoles. Pourtant, cette fois, ce n'est pas le problème qui nous préoccupe, mais une autre question non moins importante : indépendamment de la théorie solone manquée, est-ce que les termes solons cités par les commissaires sont authentiques? L'on peut toutefois constater que les mots mongols, mandchous, «tangoutains», etc. cités dans le même ouvrage sont réellement authentiques, et dignes de foi ; grâce à la riche lexicographie polyglotte des Ts'ing il est inutile de recueillir ces mots et de les interpréter. Il en est tout autrement des matériaux solons du même ouvrage ; ils ont un intérêt réel, car la langue solone reste de nos jours insuffisamment étudiée.

Dans ce qui suit je voudrais brièvement discuter ces mots solons. Leur nombre demeure toujours très modeste : les gloses solones des trois ouvrages historiques ne dépassent pas 25 mots. A propos de chaque mot, nous nous référerons à ses équivalents septentrionaux et méridionaux.

[16] Cf. G. M. Vasilevič, К вопросу о киданях и тунгусах, dans Советская Этнография 1949, N° 1, pp. 155—160.

Abréviations

sol.	solon, dialecte de Boutkha (ou Batkhan) ; N. N. Poppe, Материалы по солонскому языку. Leningrad 1931 ;
sol. K.	solon ; 上牧冽三郎 Kamimaki Raisaburō, *Soron zoku no shakai*. Tōkyō 1940 ;
sol. Iv.	solon, dialecte de Boutkha ; A. O. Ivanovskij, *Manjurica* I. Образцы солонского и дахурского языков. St. Pbg. 1894 ; mots marqués par S^1, S^2, S^3, S^4, S^5 ;
sol. Mur.	matériaux solons recueillis par F. W. Muromskij en Turkestan, dans le district d'Ili ; d'après W. Kotwicz, *Contributions aux études altaïques*, dans *Rocznik Orientalistyczny* VII, pp. 130—234 ;
sol. Ram.	onkor-solon ; matériaux solons recueillis par Ramstedt à Čugučak, inédits ; cf. G. J. Ramstedt, *Über die Zahlwörter der altaischen Sprachen*, dans *JSFOu* XXIV 1 : pp. 1—24 ;
or.-sol.	oronču-solon ; A. O. Ivanovskij, *Mandjurica I*, les mots marqués par S^6 et S^7 ;
ev. ERS	even ou lamoute, langue littéraire ; V. I. Cincius—L. D. Rišes, Эвенско-русский словарь, Leningrad 1957 ;
ev.	even ou lamoute ; V. I. Cincius—L. D. Rišes, Русско-эвенский словарь. Moskva 1952 ;
ev. or.	even ou lamoute, dialectes orientaux : I = *Indigir*. Km = *Kamčatka ;* O = *Kolym-Omolon*, Ol = *Oľa* (la langue littéraire est basée sur ce dialecte), Och = *Ochotsk ;* Cincius—Rišes, *Russko-êvenskij slovarj ;*
ev. occ.	even ou lamoute, dialectes occidentaux : S = *Sarkyryr*, L = *Lamuncha*, Ju = *Jukagir ;* Cincius—Rišes, *Russko-êvenskij slovarj ;*
ev. Ar.	even ou lamoute, dialecte d'Arman ; Cincius—Rišes, *Russko-êvenskii slovarj ;*
lam. Kl.	lamoute ; J. Klaproth, *Sprachatlas*, XXXII—XXXVIII, colonne 9 ;
lam. Bir.	lamoute, d'après les matériaux inédits de A. Bjalynyckij—Birulja ; cf. W. Kotwicz, dans *Rocznik Orientalistyczny* VII, *loc. laud. ;*
lam. Str.	lamoute ; Ph. J. von Strahlenberg, *Das Nord- und Östliche Theil von Europa und Asia*. Stockholm 1730 ;
tong. Och. Kl.	tongous d'Ochotsk (lamoute) ; J. Klaproth, *Sprachatlas* XXII—XXXVIII, col. 8 ;
tong. Och. Sch.	tongous d'Ochotsk (lamoute) ; A. Schiefner, *Beiträge zur Kenntnis der tungusischen Mundarten*, dans *Mélanges Asiatiques* III, 682—706 (cf. W. Kotwicz, dans *Rocznik Orientalistyczny* VII, p. 149) ;
evk. EvkRS	evenki ou tongous, langue littéraire ; G. M. Vasilevič, Эвенкийско-русский (Тунгусско-русский) словарь, Moskva 1940 ;
evk. RES	evenki ou tongous proprement dit, langue littéraire ; G. M. Vasilevič, Русско-эвенкийский (Русско-тунгусский) словарь. Moskva 1948 ;
evk. Barg	evenki ou tongous, dialecte de Barguzin ; N. N. Poppe, Материалы для исследования тунгусского языка, наречие баргузинских тунгусов. Leningrad 1927 ;
evk. ČuGi	evenki, dialecte de Čuljman et de Giljuj ; G. M. Vasilevič, Очерки диалектов эвенкийского (тунгусского) языка. Leningrad 1948 ;
evk. Erb	evenki, dialecte d'Erbogočen ; G. M. Vasilevič, *Êv. rus. dial. slov. ;*
evk. Erb Inf.	evenki, dialecte de l'Erbogočen Inférieure ; G. M. Vasilevič,

	Эвенкийско-русский (тунгусско-русский) диалектологический словарь Leningrad 1934 ;
evk. Il	evenki, dialecte d'Ilimpijsk ; G. M. Vasilevič, *Očerki ;*
evk. Kat	evenki, dialecte de Katanga ; G. M. Vasilevič, *Êv. rus. dial. slov. ;*
evk. KuUr	evenki, dialecte de Kur et de Urma ; G. M. Vasilevič, *Očerki ;*
evk. Np	evenki, dialecte de Nepa ; G. M. Vasilevič, *Êv. rus. dial. slov. ;*
evk. NpInf.	evenki, dialecte de la Nepa Inférieure ; G. M. Vasilevič, *Êv. rus. dial. slov. ;*
evk. NpSup.	evenki, dialecte de la Nepa Supérieure ; G. M. Vasilevič, *Êv. rus. dial. slov. ;*
evk. Sach	evenki, dialecte de Sachalin ; G. M. Vasilevič, *Očerki ;*
evk. Sym	evenki, dialecte de Sym ; G. M. Vasilevič, *Êv. rus. dial. slov. ;*
evk. Tgr	evenki, dialecte de Tungir ; G. M. Vasilevič, *Očerki ;*
evk. TLeSup.	evenki, dialecte de Tokma et de la Lena Supérieure ; G. M. Vasilevič, *Očerki ;*
evk. Tung	evenki, dialecte de la Podkamennaja Tunguska ; G. M. Vasilevič, *Očerki ;*
evk. UčZe	evenki, dialecte de Učur et de Zeja ; G. M. Vasilevič, *Očerki ;*
tong. Am	tongous ou evenki, dialecte de la région de l'Amour, d'après Gerstfeldt, Castrén, *Tungusische Sprachlehre*, pp. 119—135, col. 4 ;
tong. Anad	tongous ou evenki, dialecte d'Anadyr ; A. Schiefner, *Baron Gerhard von Maydell's Tungusische Sprachproben : Mélanges Asiatiques* VII (1874), 323—377 ;
tong. AngSup.	tongous ou evenki, dialecte de l'Angara Supérieure ; J. Klaproth, *Sprachatlas*, XXXII—XXXVIII, col. 6 ;
tong. Barg	tongous ou evenki, dialecte de Barguzin ; J. Klaproth, *Sprachatlas*, XXXII—XXXVIII, col. 4 ;
tong. BargRin.	tongous ou evenki, dialecte de Barguzin ; W. Kotwicz, *Le dialecte tongous de Bargouzine. Matériaux recueillis par D. Rinčino*, dans *Collectanea Orientalia*, N° 1 Wilno 1932 ; réédité dans *Rocznik Orientalistyczny* XVI (1953), pp. 315—326.
tong. Čap	tongous ou evenki, dialecte de Čapogir ; J. Klaproth, *Sprachatlas* XXXII—XXXVIII, col. 1 ou 2 ;
tong. Fi.	tongous ou evenki, le lexique de Fischer ; J. G. Georgi, *Bemerkungen einer Reise im Russischen Reich im Jahre* 1772, I—II, St. Pbg. 1775 ;
tong. Geor.	tongous ou evenki, dialecte ; cf. J. G. Georgi, *op. cit. ;*
tong. Jak	tongous ou evenki, dialecte de Jakutsk ; J. Klaproth, *Sprachatlas*, XXXII—XXXVIII, col. 7 ;
tong. Jen	tongous ou evenki, dialecte de Iénissei ; J. Klaproth, *Sprachatlas* XXXII—XXXVIII, col. 2 ou 1 ;
tong. Kang	tongous ou evenki, dialecte de Kangalak ; d'après Middendorff, Castrén, *Tungusische Sprachlehre*, mots marqués par K ;
tong. Kind	tongous ou evenki, dialecte de Kindigir ; E. T. Titov, Тунгусско-русский словарь. Irkutsk 1926 (cf. N. N. Poppe, dans *Asia Major* IV, 1927, pp. 477—480) ;
tong. Kond	tongous ou evenki, dialecte de Kondogir ; A. Czekanowski, *Tungusisches Wörterverzeichnis*, dans *Mélanges Asiatiques* VIII (herausgegeben von A. Schiefner), pp. 335—416 ;
tong. Mang	tongous ou evenki, dialecte de Mangazeja (= Turuchansk) ; J. Klaproth, *Sprachatlas*, XXXII, col. 3 ;

tong. NerC.	tongous ou evenki, dialecte de Nerčinsk ; M. A. Castrén—A. Schiefner, *Grundzüge einer tungusischen Sprachlehre nebst kurzem Wörterverzeichnis*. St. Pbg. 1856 ;
tong. NerKl.	tongous ou evenki, dialecte de Nerčinsk ; J. Klaproth, *Sprachatlas*, XXXII—XXXVIII, col. 4 ;
tong. Sp.	tongous ou evenki ; d'après Spassky, Castrén, *Tung. Sprachlehre*, pp. 119—136, col. III (dialecte tongous d'Udskoe, en partie celui de la Maja Supérieure, ainsi que le dialecte lamoute d'Ochotsk) ;
tong. TungInf.	tongous, dialecte de la Tungusska Inférieure ; d'après Middendorff, cf. Castrén, *Tung. Sprachlehre*, pp. 119—135, col. 1 ;
tong.TungInf.Kl.	tongous, dialecte de la Tungusska Inférieure ; J. Klaproth, *Sprachatlas*, XXXII—XXXVIII, col. 10 ;
tong. Tur	tongous, dialecte de Turuchansk ; d'après le manuscrit de Koževnikov, W. Kotwicz, dans *Rocznik Orientalistyczny* VII, 147 ;
tong. Ur	tongous ou evenki, dialecte d'Urulga ; Castrén, *Tung. Sprachlehre*, mots suivis de U ;
tong. Vil	tongous ou evenki, dialecte de Viluj ; W. Grube, *Goldisches Wörterverzeichnis ;*
mgr. Gr.	manegir ; d'après Maak, Путешествие на Амур (St. Pbg. 1859) et d'après le manuscrit de Maximowicz, W. Grube, *Goldisches Wörterzeichnis ;*
mgr. Iv.	manegir, les mots désignés par S^8, S^9, S^{10}, S^{11} appelés aussi «цилинь» (c'est-à-dire *kilin) ;* A. O. Ivanovskij, *Mandjurica I ;*
kilin	kilin ou manegir ; Nakanome Akira, *Orokko bunten*, pp. 7—9, 12—13, 50—60 ;
sgr. Gr.	samagir ; d'après Schrenck, *Reisen und Forschungen ;* Grube, *Goldisches Wörterverzeichnis ;*
sgr. Sch.	samagir ; d'après le manuscrit de K. Loginovskij, par P. Schmidt (Šmits), *The language of the Samagirs*, Riga 1928, pp. 11—20 ;
sgr.-gor.	gorin-samagir, d'après Schrenck, *Reisen und Forschungen*, W. Grube, *Goldisches Wörterverzeichnis ;*
neg.	negidal ; V. I. Cincius, Сравнительная фонетика тунгусо-маньчжурских языков. Leningrad 1949 ;
neg. Sch.	negidal ; P. Schmidt (Šmits), *The language of the Negidals*. Riga 1923 (le lexique comprend en outre les matériaux de Barátosi Balog, de P. Krastin et de K. Loginovskij) ;
neg. MC.	negidal ; K. M. Myljnikova—V. I. Cincius, Материалы по исследованию негидальского языка, dans Тунгусский Сборник I, pp. 107—208 ;
ud.	udiche ou ude ; V. I. Cincius, *Sravn. fon. ;*
ud. Š.	udiche ; E. R. Šnejder, Краткий Удэйско-русский словарь с приложением грамматического очерка. Moskva—Leningrad 1936 ;
ud. A	udiche, dialecte d'Anjuj ; E. R. Šnejder, Материалы по языку анюйских удэ. Moskva—Leningrad 1937 ;
ud. Sch.	udiche ; P. Schmidt (Šmits), *The language of the Oroches ;*
or.	orotche ; V. I. Cincius, *Sravniteljnaja fonetika ;*
or. C.	orotche ; V. I. Cincius, Очерк морфологии орочского языка, dans Ученые Записки ЛГУ, N° 98. Серия Востоковедческих Наук, вып. 1 (Leningrad 1949), pp. 119—160 ;
or. Sch.	orotche ; P. Schmidt (Šmits), *The language of the Oroches*. Riga 1928 ;

or. Gr.	orotche ; d'après Protodjakonov, S. Leontovič et V. P. Margaritov, par W. Grube, *Goldisch-deutsches Wörterverzeichnis ;*
orok	orok ; V. I. Cincius, *Sravniteljnaja fonetika ;*
orok Na.	orok ; Nakanome Akira 中目覺, *Orokko bunten*, Tōkyō 1917 ;
ol.	oltcha ; T. I. Petrova, Ульчский диалект нанайского языка. Leningrad 1936 ;
ol. Sch.	oltcha ; P. Schmidt, *The language of the Olchas*, dans *Acta Univ. Latv.* VII (Riga 1923), pp. 229—288 ;
ol. Gr.	oltcha, d'après les matériaux de Maximowicz, par W. Grube, *Goldisch-deutsches Wörterverzeichnis ;*
san.	sanda (le nom aïnou des Oltcha) ; Nakanome Akira, *Orokko bunten*, pp. 8—9, 161—166 ;
sam.	samar, dialecte des Samagirs goldisés ; P. Schmidt (Šmits), *The language of the Samaghirs*, pp. 21—33 ;
nanaï KurUr	nanaï ou gold, dialecte de Kur-Urmijsk; O. P. Sunik, Кур-Урмийский диалект, Leningrad 1958 ;
nanaï	nanaï ou gold, langue littéraire ; T. I. Petrova, Краткий нанайско-русский словарь с приложением грамматического очерка. Moskva—Leningrad 1935 ;
gold	gold ou nanaï ; W. Grube, *Goldisch-deutsches Wörterverzeichnis mit vergleichender Berücksichtigung der übrigen tungusischen Dialekten.* Dr. Leop. von Schrenck's *Reisen und Forschungen im Amur-Lande.* Anhang zum III. Bande. Zweite Lieferung. Linguistische Ergebnisse, bearbeitet von —. St. Pbg. 1900 ;
gold. Pr.	gold ou nanaï ; P. Protodjakonov, Гольдско-русский словарь. Vladivostok 1901 ;
goldS	gold ou nanaï, dialecte de Soungari; V. Kotvič, Материалы для изучения тунгусских наречий I. Образцы языка сунгарийских гольдов, dans Живая Старина II—III (1909), pp. 206—218 ;
ma.	mandchou ; Erich Hauer, *Handwörterbuch der Mandschusprache.* Wiesbaden 1952—1955 ;
ma. Gab.	mandchou ; H. C. v. d. Gabelentz, *Sse-schu, Schu-king, Schi-king in mandschuischer Übersetzung mit einem Mandschu—Deutschen Wörterbuch.* Zweites Heft : Wörterbuch. Leipzig 1864 ;
ma. Z.	mandchou; J. Zacharov, Польный маньчжурско-русский словарь. St. Pbg. 1875 ;
ma. H.	mandchou ; Haneda Tōru, 羽田亨, *Manwa jiten.* Kyōto 1937 ;
ma. p.	mandchou parlé ; A. Rudnev, Новыя данныя по живой маньчжурской речи и шаманству, dans ЗВОРАО XII (St. Pbg. 1902), pp. 047—082 ;
dj.	djurtchen, vocabulaire sino-djurtchen du Bureau des Interprètes, inédit, d'après la restitution de l'auteur ;
dj. Gr.	djurtchen ; vocabulaire sino-djurtchen du Bureau des Traducteurs des Ming ; W. Grube, *Die Sprache und Schrift der Jučen.* Leipzig 1896 ; cité d'après la restitution de l'auteur ;
Y	元史語解 *Yuan-che-yu-kiai ;*
K	金史語解 *Kin-che yu-kiai ;*
L	遼史語解 *Leao-che yu-kiai.*

1. *aya* «bon 好» ; L II 8*a*, III 14*b*, IX 15*b*.

~ sol. *aja* «bien portant, bon, bien», *ai* «bon» (40) ; *aya* «bon» (K 80) ; *ajá* «bon, bon jour !» (Iv. 15) ;

~ ev. *aj* «bon» (667), tong. Och Sch. *aj*, *ajá* ; evk. *aja*, evk. Barg *aja*, evk. Sach *aja* (330), tong. Am, Ner C., Tung. I, Kond Czek., Sp. *aja*, tong. Geor. Fi. *aïja*, tong. Anad *ai* (lamoute ?) ; mgr. *ajamá* «gutmütig» (Gr. 4), kilin *aya* (Na. 150) ; sgr. *aja* (Sch) ; ngd. Sch. *aja* ;

~ ud. Sch. *aja* ; or. Sch., Gr. *ajá*, *aaị*, Gr. *ajawi* «bien portant» ; orok *aja* ; ol. Sch., Gr. *aja* ; nanaï *aja*, gold Gr. *aja*. A propos des mots or., sgr. etc., P. Schmidt se réfère à un équivalent mandchou, en réalité le mandchou ignore totalement le mot *aya* «bon» ; ma. *ai*, *aya* «ah ! oh !» (dans le même sens, bien connu aussi dans d'autres langues mandchoues-tongouses), n'a rien à voir dans l'affaire. Ma. *ayan* «gross» (Hauer, 62) et *aisi* «Nutzen, Vorteil, Gewinn, Profit, Zuwachs, Zinsen» (Hauer, 21) ne peuvent être rattachés, ni l'un, ni l'autre, au nom en question (cf. Cincius, *Sravn. fon.*, 136). Le djurtchen ignore, à son tour, le mot *aya* «bon». Les rapprochements mongols et turcs mis en avant par P. Schmidt, restent inacceptables.

2. *burgu* [lire *bùrgù*] «gras 肥» ; L VII 8*a*.

~ sol. *bùrgù* «gras» (45), *buggu* (K 41) ;

~ ev. *bęrgę*, Ju, Ar *burgę* ; evk. *burgu*, evk. *bùrgù* (Vasilevič, *Êv. rus. dial. slov.)*, evk. Tgr *bùrgù* (227), evk. Barg *bùrgu*, tong. Ner C. *bùrgù*, tong. Kond Czek. *burgu*, tong. Vil. *burguǰäm* «engraisser», tong. Geor., Fi. *burku* «graisse», tong. Anad *börgü* «gras» (lamoute) ; mgr. Gr. *burgū* ; ngd. *bọjgę*, *bọdgę*, ngd. Sch. *boggo*, *boigo*, *boigu*, *byrgu* «graisse» ;

~ ud. Š. *bogo*, ud. Sch. *bogo* ; or. *bęggę*, or. Sch. *bogo*, *bugu*, or. Gr. *buku*, *boggo* ; orok *bodo*, orok Na. *bokko* «ventre» (l'interprétation du mot repose sans doute sur un malentendu) ; ol. *buǰu*^{n}, *boǰo*^{n}, ol. Sch. *boǰo*, ol. Gr. *boďďe* ; nanaï *buǰgu*, gold. Gr. *buịgu* «gras», *byggu* «graisse» (ce dernier terme appartient au dialecte d'Usuri), gold Pr. *buďkgú*. Le mot manque, cette fois encore, en mandchou (et en jurtchen) ; par ailleurs on attendrait **bùǰu* > **beǰu*.

3. *daχa* [lire *daγa*] «proche, près 近» ; L IX 9*a*, Y XVI 13*b*.

~ sol. *daga*, *dakki* «près, proche» (46), *daga* (K 56)» ;

~ ev. ERS *dali*, ev. *dālī*, *dālīdū*, *dālīlā*, *dālīlī*, *dālītkī* «près, à côté» (33) ; evk. *daga*, dial. *dagama* ; evk. *daga*, *dagama*, *dagalta*, dial. *dā*, *dālta*, *tāma* (RES 23), evk. T LeSup. *da*, *daa* (91), evk. Kat *dágama* «proche», evk. Erb, Sym, Np Inf. *dáyama*, Np Sup. *dā*, evk. Barg *daga*, tong. Ner C., Kond Czek., Tung Inf., tong. Vil *dagamakikan* «s'approcher», tong. Geor., Fi. *daakun* ; mgr. Gr. *dagakun*, mgr. Iv. *daγaχu* ; ngd. Sch. *daga*, *daha*.

Les langues de la branche méridionale n'offrent pas d'équivalents évidents pour ce mot. On pourrait songer, à la rigueur, à quelques mots qui,

éventuellement, pourraient être rattachés à ce nom, mais chacun de ces rapprochements soulève des difficultés phonétiques sérieuses qui s'expliquent très mal aujourd'hui. Aussi ne rappellerons-nous les trois rapprochements suivants que sous bénéfice d'inventaire. 1° ma. *ǰaqan* «nahe, unmittelbar bei». Pour ce mot, Hauer (ainsi que Zacharov et Haneda) n'admet que l'acception suivante : «1. sogleich, gerade, just, soeben ; 2. vor kurzem, unlängst». L'on ne peut guère songer à une simple erreur de la part de Gabelentz, car le vocabulaire sino-djurtchen du Bureau des Interprètes des Ming offre *ǰaqala* [*ǰaqa^{n}-la*] «près, dans la proximité» ce qui milite en faveur de l'interprétation de Gabelentz 2° Dans le vocabulaire sino-djurtchen du Bureau des Traducteurs des Ming on trouve encore le mot non moins intéressant *diyasa* «près, dans la proximité ; proche». 3° Dans les dialectes actuels on a les recoupements suivants : nanaï *ǰeǰa* «près, proche», *ǰeǰala* «dans la proximité, près», gold Gr., Pr. *ďiďa*, *ďiďala*, id. («ziemlich nach», interprétation de *ďiďala*, adoptée par Grube, repose sur une erreur), ol. *dīďa*, *diďalá*.

Or, si la combinaison phonétique *-aga-* des recoupements septentrionaux remonte à *-aga-* du ma.-tong. primitif, alors on doit attendre, dans les langues méridionales une voyelle longue (éventuellement une diphtongue) ; dans ce cas il ne peut être question que des recoupements gold et oltcha, mentionnés sous 1°. Par contre, au cas où *-aga-* dans les mots cités plus haut remonterait à *-aka-*, soit à *-aχa-*, l'on pourrait songer aux rapprochements mis en avant sous 2° et 3°. En outre, il faut compter encore avec quelques problèmes morphologiques et autres que posent ces rapprochements.

4. *dalγaqa* [*dalga-ka*] «brûler ; rôtir 燒» ; L X 2*a*.

~ sol. *dalga-* «brûler ; rôtir», *dalgō-* «сгореть» (46) ; *daggoran* [*daggo-ra-n*] «brûler» (K 78) ;

~ evk. *dalga-* «rôtir sur le gril ; manger de la viande grasse», evk. Erb, Np *dalgá-* «rôtir sur le gril» ;

~ gold Gr. *dalgaχa* [*dalga-χa*] «rôtir», nanaï KurUr *dalgau-* ;

Le mot paraît appartenir aux éléments caractéristiques du lexique de la branche septentrionale ; il est pourtant intéressant de voir que même là il n'est pas général. La seule donnée méridionale est d'autorité douteuse : le gold *dalga-χa*, relevé par Grube d'après le manuscrit inédit de Maximowicz, reste inconnu aux autres vocabulaires nanaï ; aussi les autres langues et dialectes méridionaux l'ignorent-ils complètement. Dans ces conditions, il n'est pas pour surprendre que ce nom soit absolument inconnu et dans le mandchou et dans le djurtchen.

5. *digin* «quatre 四數» ; L III 6*a*.

~ sol. *digi^{n}* (47), *zigin* [lire *ǰigin*] (K 45), *déyi*, *digen* (Iv. 27), *digin* (Mur.); or.-sol. *dǐń* (Iv. 27) ;

~ ev. *dıgęn* (674b), ev. Ar *dıgnę*, lam. Bir. *dygyn*, lam. Kl. *dügün*, lam. Str. *degen*, tong. Och Sch. *dýgęn*, tong. Och Kl. *dygín*, (?) tong. Anad *dügün*; evk. *dıgín*, evk. Erb, Np, Kat *digī^{n}*, evk. Np Sup. *diji^{n}*, evk. Tung *dīyin*, evk. Erb *diyī*, evk. Barg *dígin*, tong. Ner Kl. *dygín*, tong. Ner C. *digín*, tong. Barg Kl. *dygín*, tong. Tung Inf. *dégenn*, tong. Fi. *dígin*, tong. Kond Czek. *dygín*, tong. Ang Sup. *dígín*, tong Kind *dyhin* (Kotwicz, dans *Rocznik Orientalistyczny* VII, 217), tong. Jen, Mang *díggin*, tong. Tur *dygín*, tong. Čap *dygyn*, tong. Jak *dygín*, tong. Vil *dígín ;* mgr. Gr. *dígín*, *dui*, mgr. Iv. *diyín*, *deyín*, *duin* (la forme *duin* citée par Gr. et Iv. revient dans l'expression *duin bē* «quatrième lune» et telle quelle, elle est d'origine mandchoue), kilin *dígín* (152) ; sgr. Sch. *dígín ;* ngd. *diyin*, ngd. Sch. *dígín ;*

~ ud. *dī*, ud. Sch. *dui*, *dī* (la forme *dui* est une fois de plus empruntée au mandchou) ; or. *dī^{n}*, or. Sch. *dī*, *dui*, or. Gr. *dyi*, *dy ;* orok *dĭn*, orọk Na. *jîn* [lire *ǰīn*] ; ol. *düi^{n}*, ol. Sch. *duji*, ol. Gr. *dui*, *duje*, sanda *dui ;* sam. *duji*, *dujin ;* nanaï KurUr *dii^{n}*, *diyin ;* nanaï *dui^{n}*, gold Gr. *dúi*, *duín*, gold Pr. *duín ;* ma. *duin*, ma. p. *tuịwäli* «quatre seulement», d'après Gerst. *tuje* «quatre» ; djurtchen *düyi^{n}*.

D'après G. J. Ramstedt, *JSFOu* XXIV 1 : 9, ma. *duin* remonte soit à une forme ancienne **döjin*, soit à **düjin*. Il me paraît plus probable de partir de la forme **düjin* et cela non seulement pour l'histoire du mot mandchou, mais encore pour l'histoire des autres formes méridionales. En tout état de cause, cette variante nous est assurée par le djurtchen au moins jusqu'au XII^{e} siècle. Par ailleurs *düyin*, forme commune de toute la branche méridionale remonte à **dügin* (à cette époque on pourraît admettre, à la rigueur, aussi la variante **dögin*). Or, **dügin* (**dögin*) représente en même temps la forme la plus ancienne que l'on puisse aujourd'hui supposer pour les langues de la branche septentrionale. Cf. mong. *dö-r-ben*, turc *tō-r-t* (*dō̄-r-t*).

6. *dili* «tête 頭» ; L I 8*a*, III 6*a*, VI 5*b ;* K IX 5*a*.

~ sol. *dil*, *dili*, *dėli* (47), *deli* (K 25), *dili* «crâne» (Iv. 27) ;

~ ev. ERS *dıl* [*dil*], ev. *dęl* (116), lam. Kl. *del*, tong. Och Kl. *dell ;* evk. *dıl*, dial. *dęllę* «crâne» ; evk. Barg *dil*, evk. ČuGi *dil*, *del*, tong. Am Inf. *ǯili*, tong. Ner Kl. *déli*, tong. Ner C. *dil*, tong. Barg. Kl. *dül*, tong. Tung. Inf. *dil*, tong. Kond Czek. *dyl*, tong. Ang Sup. *dyl*, tong. Jen, Mang *dil*, tong. Čap *dyl*, tong. Jak *dyll*, tong. Vil *dili*, tong. Anad Sp. *dil ;* mgr. Gr. *dillī*, mgr. Iv. *dýl*, *dýli*, «crâne», kilin *dili ;* sgr. Sch. *del*, sgr.-gor. *dīlī ;* ngd. *del*, ngd. Sch. *del*, ngd. Gr. *dil ;*

~ ud. *dili*, ud. Sch. *dili ;* or. Sch. *dili*, or. Gr. *deli*, *dyli*, *dęli ;* orok *dĭli*, orok Na. *jîli* (lire *ǰīli*) ; ol. *dili ;* ol. Sch., Gr. *dili*, sanda *dili ;* nanaï KurUr *dįli*, nanaï *ǰeli*, gold Gr. *ǰele*, *ǰili*, *dīlī*, *ǰelé*, gold Pr. *ǰelē*. Cincius, *Sravn. fon.*, p. 189, veut encore rattacher à ces mots : ma. *ǰili* «bei Hirschen, Rehen usw. die Wurzel der Hörner» (Hauer, 537). En raison des difficultés sémantiques,

le rapprochement de Mme Cincius n'est guère admissible, il est beaucoup plus vraisemblable que nous ayons affaire cette fois encore à une évolution lexicale spéciale au mandchou.

Par ailleurs, en mandchou, dans l'acception de «tête», c'est *uǰu* qui est généralement connu. On retrouve le même mot, sous cette même forme *(üǰü)* dans le djurtchen des Ming, voire même dans le djurtchen des Kin ; cf. le lexique sino-djurtchen du *Kin-che,* ch. CXXXV, f. 10*b* (voir encore L. Ligeti, dans *Acta Orient. Hung.* I, p. 163). Pour les équivalents du mandchou *uǰu,* dans les autres langues mandchoues-tongouses, voir Cincius, *Sravn. fon.,* p. 90; les mêmes rapprochements, à l'exception des données mandchoues et orok, sont reproduites aussi par J. Benzing, *Die tungusischen Sprachen,* p. 996.

7. *γarbuγa* [*garbu-ga*] «tirer à l'arc 射» ; L X 1*b*.

~ sol. *garpa-, gappa-* «tirer» (52) ;

~ ev. *garpu-* (Cincius, *Sravn. fon.,* 233) ; evk. *garpa-,* evk. Barg. *garpa-,* tong. Ner C. *garpa-m,* tong. Tung. Inf. *karpa-ďap,* tong. Geor. *garpara* «tir à l'arc», tong. Nor *garma-ďam ;* ngd. *gatpa-,* ngd. Sch. *gatpa- ;*

~ ud. *gakpa-,* ud. Sch. *gakpa-, gahpa- ;* or. Sch. *hapa-,* or. (Leontovič) *gappa- ;* orok *galpa- ;* ol. *garpa,* ol. Sch. *garpa-,* ol. Gr. *harpé, harpa- ;* nanaï *garpa-,* gold Gr. *harpé, harpa-,* gold Pr. *garpa-guri* «tirer» ; ma. *γabta-* «1. mit dem Bogen oder der Lanze schiessen ; 2. Strahlen schiessen» (Hauer, 327), ma. p. *kapte ;* la forme mandchoue est un dérivé qui se laisse ramener à **γarbu-da-.*

Les mots mandchous-tongous invoqués plus haut sont à rattacher au mong. *qarbu-* «tirer, tirer à l'arc», ainsi qu'on l'a proposé depuis longtemps ; cf. G. D. Sanžeev, Манчжуро-монгольские языковые параллелы dans Изв. Ак. Наук СССР 1930, p. 679.

8. *ǰolo* «pierre 石» ; L II 5*b*.

~ sol. *ǰolo* (84), (*ǰólo* Iv. 35), *zolo* (lire *ǰolo)* (K 25) ;

~ ev. *ďol* (217), *ǰol* (Cincius, *Sravn. fon.,* 212), lam. Kl. *džolá,* tong. Och Kl. *ǰol,* tong. Och Sch. *džól ;* evk. *ďolo* (ERS), *ǰolo* (Cincius, *Sravn. fon.,* 212), tong. Am. *zolo,* tong. Ner Kl. *ǰálo,* tong. Barg Kl. *ǰolo,* tong. Fi. *ǰola* (sic), tong. Kond Czek. *ǰoló,* tong. Jen *dišóllo* (sic), tong. Mang *dzǰöllo,* tong. Čap *žǰulo, ža,* tong. Jak *džólo,* tong. Sp. *želo,* tong. Vil *ǰolo ;* mgr. Iv. *ǰoló, ǯoló,* mgr. Gr. *ǰolō, ǰolo,* kilin *ǰolo* [lire *ǰolo*] ; sgr. Sch. *džolo ;* ngd. *ǰolo,* ngd. Sch. *džolo ;*

~ ud. *ǰolo,* ud. Sch. *dzǰolo ;* or. *ǰolo,* or. Sch. *dzǰolo,* or. Gr. *ǰölo, ďcolo, colo, ǰolo ;* orok *ďolo,* orok Na. *ǰolo* [lire *ǰolo*] ; ol. *ǰolo,* ol. Sch. *džolo,* ol. Gr. *ǰólo ;* nanaï KurUr *ǰolo,* gold S *ǰolo* (217), nanaï *ǰolo,* gold Gr., Pr. *ǰoló ;* sam. *džolo.* En ma., le mot est inconnu.

Le mandchou-tongous *ǰolo* a été rattaché pendant longtemps au mong. *čilayun* [< **tila-yun*] et au turc *tāš (dāš),* cf. Ramstedt, dans *MSFOu* XIX,

97 ; Gombocz, dans *NyK* XXXV, 260 ; Németh, dans *NyK* XLI, 404 ; mais G. J. Ramstedt, *Einführung in die altaische Sprachwissenschaft*, I, 49, ne le fait plus figurer parmi les recoupements altaïques du mot, sans doute à cause des difficultés d'ordre phonétiques (en effet, l'initiale sonore des recoupements mandchous-tongous est entre autres, aberrante).

Au lieu de ma.-tong. *ǰolo*, on a *wexe* «pierre», en mandchou, mot qui apparaît dans les anciens documents sous la forme de *uwexe*. Le même mot est aussi attesté suffisamment et dans le djurtchen des Ming : dj. *üxe*, dj. Gr. *ŏxe*.

9. *ǰuq* [*ǰûγ*] «tente en feutre 穹廬氈屋» ; L VII 13*b*.

~ sol. *ǰŭγ* (84), *zu* [lire *ǰu* ou *ǰū*] (K 25), *ǰu*, *ǰū*, *ʒu* (Iv. 35) ; or.-sol. *ǰū* (Iv. 35) ;

~ ev. ERS *ďu*, ev. *ďū* (137), lam. Kl. *ǰu*, tong. Och *ďu* ; evk. *ďū* (ERS), *ǰu* (Cincius, *Sravn. fon.*, 212), evk. KuUr *ǰū*, tong. Barg *ǰū*, tong. Am Inf. *ǰo*, tong. Ner C. *ʒū*, tong. Kond Czek. *ǰu*, tong. Anad *ďo*, tong. Sp. *žun*, *žuǰun* (sic) ; mgr. Gr. *ǰu*, mgr. Iv. *ʒu*, *ǰu*, kilin, *ǰûwu* [lire *ǰūwu*] ; sgr. Sch. *džog* ; ngd. *ǰō*, ngd. Sch. *džo* ;

~ ud. *ǰugdi* («à la maison» ?), ud. Š. *ǰugdi* «дом, жилище», ud. A *ǰu*, ud. Sch. *dzju* ; or. *ǰu*, *ǰuγ*, or. Gr. *ďu*, *čukdi* («à la maison»), or. Sch. *dzju* ; orok *duku*, orok Na. *duhû* [*duhū*] ; ol. *ǰū*, *ǰūg*, ol. Sch. *džug*, ol. Gr *ǰō* «maison», *ǰogdū* «à la maison», sanda *ǰugu* [*ǰugu*] ; sam. *džo* ; nanaï KurUr *ǰo*, gold S *ǰok* (215), nanaï *ǰo*, gold *ǰog*, *ǰō*, *ǰogdū*, gold Pr. *ǰog*. En mandchou, le mot est inconnu ; dans le djurtchen des Ming, on n'a pas de recoupements non plus.

Le yakoute *ǰiä* «maison» est emprunté à un dialecte tongous ; cf. Ê. K. Pekarskij, Словарь якутского языка II, 817.

10. *ǰur* [*ǰūr*] «deux 二數» ; L IX 6*b*.

~ sol. *ǰūr* (84), *ziul* [lire *ǰūl* ou *ǰūr* ?] (K 4), *ǰúr*, *ǰúru* (Iv. 35), sol. Mur. *ǰuri*, sol. Ram. *ďžur* «deux», *ďžurma* «jumeau, jumelle», or.-sol. *ǰō*, *ǰúru* (Iv. 35) ;

~ ev. ERS *ďor*, ev. *ďūr* (125), ev. *ǰūr* (Cincius, *Sravn. fon.*, 212), ev. S, L *ďūęr* (125), lam. Bir. *ǰur*, lam. Kl. *džǰúr*, tong. Och. Sch. *ďúr*, tong. Och Kl. *džǰúr* ; evk. *ďur* (EvkRS), *ďūr* (*Êv. rus. dial. slov.*), evk. Tung *ǰûr*, evk. Barg *ǰūr*, tong. Barg Kl. *džǰur*, tong. Ner C. *ʒūr*, tong. Ner Kl. *džur*, tong. Tung Inf. Kl. *ďjuhr*, tong. Tung. Inf. *ǰur*, tong. Fi. *diur*, tong. Kond Czek. *ǰur*, tong. Ang Sup. *džur*, tong. Kind *ǰür*, tong. Jen *džur*, tong. Mang *dzǰur*, *ďjur*, tong. Tur *ďur*, tong. Čap *dzǰur*, tong. Jak *džur*, tong. Vil *ǰurä*, tong. Anad *ďor* ; mgr. Iv. *ʒûr*, *ǰúo*, *ǰur* mgr. Gr. *ǰuru*, kilin *ǰûl* [lire *ǰūl* ? *ǰūr* ?] ; sgr. Sch. *džul*, sgr.-gor. *ǰul* ; ngd. *ǰūl* ; ngd. Sch. *džur*, *džul* ;

~ ud. *ǰū*, *ǰu*, ud. Sch. *dzju*, *ďju*, ud. Br. *ďú*, *džú*, *dzǰúr*, *džú* ; or. *ǰū*, or. Sch. *ďju*, or. Gr. *džur*, *ďu* ; orok *du*, orok Na. *dû* [lire *dū*] ; ol. *ǰûęl*, ol. Sch. *džuö*, *džuöl*, ol. Gr. *ǰur*, *ďul*, sanda *ǰûli* [lire *ǰūli*] ; sam. *džur* ; nanaï KurUr *ǰūr*, *ǰuru*, *ǰū*, nanaï *ǰuęr*, gold Gr. *ǰur*, *ǰuré*, *ǰuru*, gold Pr. *ǰur* ; ma. *ǰuwe* «deux» < **ǰüwer*,

ǰuru «une paire», ma. p. *ǰu* «deux», *ǰúveli, dzúvēli, ǰúvēli* «tous deux» (Rudnev ; d'après Muromskij «deux seulement»), *ǯoua* (Gerst.) ; dj. *ǰō*, dj. Gr. *ǰō*.

C'est ici qu'il faut ranger aussi : ma. *ǰorχon, ǰoryon* «la 12^{e} lune» < **ǰirχo^{n}*, dj. Gr. *ǰirχon (ǰirχo^{n})* «12». Cf. G. J. Ramstedt, dans *JSFOu* XXIV, 196—197 ; W. Kotwicz, dans *Rocznik Orientalistyczny* VII, 184 ; B. Laufer, dans *Kőrösi Csoma Archivum* I, 114 ; G. J. Ramstedt, dans *MSFOu* CIV, 63 ; N. Poppe, dans *MSFOu* CX, 243—244.

Les anciens recoupements mandchous et djurtchens se rattachent, par un intermédiaire khitan, aux formes mongoles suivantes : *ǰirin, ǰirmüsün, ǰitüger*, etc.

11. *qačiqa* «petit chien, chiot 小犬» ; K IX 10*a* ; Y XXII 5*a*.

~ sol. *χasχā^{n}* (78) ; or.-sol. *gaškán* (Iv. 32) ;

~ ev. *kači, kačikan*, ev. *kačikān, kači* (685), ev. Ar *kaskān ;* evk. *kačikān*, evk. Barg *kačikān* «chien», *kačikātkān* «petit chien, chiot», tong. Barg Rin. *kačikān* «veau âgé de deux ans», tong. Barg Kl. *kačikan* «chien», tong. Ur *kaťikan* «chiot», tong. Kond Czek. *kačikán* «chaton», tong. Vil *kačikan* «chiot», tong. Sp. *kačikan* «chiot, petit chien», *kačikatkan* «petit chiot» ; birar *kačikan* «chien» (Grube, *Gold. Wörterverzeichnis) ;* mgr. Gr. *kačikan* «petit chien», *kaccykán* «chien» ; ngd. *kačiχān, kačikān*, ngd. Sch. *kačiχan* «jeune chien».

Il paraît que cette fois encore nous sommes en présence d'un mot caractéristique des langues de la branche septentrionale. Quant à ud. *kasʿanǰiga* invoqué par Mme Cincius, *Sravn. jon.*, 217, il me paraît douteux qu'il faille le rattacher aux mots énumérés plus haut. Le nanaï KurUr *kačka^{n}* «chiot» est certainement emprunté à un dialecte septentrional (au samagir ?). En même temps, il est intéressant de faire remarquer qu'on trouve dans certaines langues méridionales le mot suivant: or. Sch. *köjöči* «jeune chien, chiot», or. Gr. *kyječi, kyjača ;* nanaï *kẹjẹčẹ^{n}*, «petit chien, chiot», gold Gr. *kyječé* «chiot», *kyječé eiχé* «ânon», gold Pr. *kyečé*. Cependant, ce rapprochement, pour engageant qu'il paraisse, ne va pas de soi. Sans contredit on peut admettre que *-kān* apparaissant dans les recoupements septentrionaux soit un suffixe diminutif, bien plus, la forme supposée *kači* est authentique, car elle est attestée dans l'even (lamoute) ; la difficulté réside dans le fait que *kači* et *kẹjẹči* ne se laissent pas concilier l'un avec l'autre. La réserve formulée à ce propos par Cincius, *loc. laud.*, est donc complètement justifiée.

12. *kimda* «facile 難易之易» ; L IV 13*b*.

~ sol. *hende* «bon marché ; facile» (K 25, 78).

Dans les autres langues mandchoues-tongouses, ce mot est inconnu. En solon, il appartient aux éléments mongols de cette langue ; cf. mong. lit. *kimda* «facilement, sans difficulté, sans peine ; à bon marché, à bas prix», oïrate lit. *kimda* (Pozdneev), kalm. *kimdə, kimdᵊ* (Ramstedt), khalkha lit.

chjamd «à bon marché ; facilement» (Luvsandêndêv), bouriate T *χamda* (Podgorbunskij), mong. orient. *χamadă, χamăt, χimda*^{n} (Rudnev).

Dans les langues mandchoues-tongouses, au sens de «léger, bon marché, etc.» on se sert du mot suivant : sol. *ǫnikkū*^{n} (50) ~ ev. *ǫim, ǫjumkūn* «léger» (246), I, S, L *ǫjumkūn* «bon marché» (ibid.) ; evk. *ǫīmkūn, ǫńimkūn* (ERS), evk. dial. *ǫńum* (RES 133), evk. Erb *ǫjim-kùn*, Erb, Np *ǫjùm-kùn, ǫńim-kùn (Êv. rus. dial. slov.)*, tong. Barg *ǫńimkun*, tong. Ner C. *änim, änimkūn*, tong. Nor *yjimkun*, tong. Kond Czek. *onimkún*, tong. Vil *iŋimkûn ;* mgr. Gr. *eńńemkún* ~ or. Sch. *χönimi*, or. Gr. *χeńumu, χaįnimi ;* orok Na. *hunumi* «léger» ; ol. *χöńu*, ol. Gr. *χyńńumē ;* nanaï *χǫńu*, gold Gr. *χeńú, χynnüŏ*, gold Pr. *χeńú*.

Dans les mots considérés plus haut il faut poser une initiale *χ-*, et ils remontent en dernière analyse à la forme **küŋü*^{n}. Il faut rattacher au mot ma.-tong : mong. *könggen, könggün* «léger ; bon marché». Enfin, il n'est pas impossible que hongr. *könnyű*, id., avec ses équivalents finno-ougriens (à la rigueur ougriens), soit également à rapprocher de ces mêmes mots ; cf. Szinnyei, *NyH*^{7}, 155, Bárczi, *Magyar szófejtő szótár*, 175.

13. *mire* «épaule 肩» ; K I 3*b*.

~ sol. *mīrǫ, mīri* (59), *mire* (K 33), *miri* (Iv. 24) ;

~ ev. ERS *mir*, ev. *mīr* (403), ev. S, L *mīrǫ (ibid.)*, lam. Kl. *mir*, tong. Och. Sch. *mír*, tong. Och Kl. *mir ;* evk. *mīrǫ*, tong. Barg *mīrǫ*, tong. Barg Kl. *myra*, tong. Ner C. *mîrä*, tong. Ner Kl. *mira*, tong. Kond Czek. *mira*, tong. Jen *mir*, tong. Mang *míre*, tong. Čap *míra*, tong. Jak *mirjä ;* mgr. Gr. *mīra*, kilin *mîlö* [lire *mīrǫ*] «bras, le haut du bras» ; ngd. *mījǫ*, ngd. Sch. *mijö ;*

~ ud. *müö ;* ud. A *ńüö ;* or. *mījǫ*, or. Sch. *mijö*, or. Gr. *mija ;* orok *mujrǫ ;* ol. *ŋûjrǫ*, ol. Gr. *muira ;* sam. *möirö ;* nanaï KurUr *mǫjrǫ*, nanaï *mǫjrǫ, ŋujrǫ*, gold. Gr. *mujre ;* ma. *meiren* < **müire*^{n} ; dj. *müire*. Cf. mong. *mörü-n ;* le prétendu turc *mürä* cité à plusieurs reprises par P. Schmidt est inconnu (s'il existe en effet dans un dialecte peu connu, il doit être emprunté au mongol, et en tout cas il est hors de cause au point de vue des rapprochements altaïques).

14. *nunggu* [*nûŋgû*] «six 六數» ; L VII 3*a*.

~ *sol. ńùŋù*^{n} (63), *nigun* (K 4), *ninyó* (Iv. 30), sol. Ram. *niŋùn*, sol. Mur. *niŋu ;* or.-sol. *ningíń, ningúń* (Iv. 30) ;

~ ev. *ńungǫn* (682), ev. S *ńungǫr*, ev. Ar *ńungnǫ*, lam. Bir. *ńugǫn*, lam. Kl. *njungün*, tong. Och Sch. *ńuŋyn*, tong. Och Kl. *njungún ;* evk. *ńungun* (EvkRS), *ńūŋùn (Êv. rus. dial. slov.)*, evk. Barg *ńuŋun*, tong. Barg Kl. *njugún*, tong. Ner C. *nùŋùn, nùŋun*, tong. Ner Kl. *njungún*, tong. Tung Inf. Kl. *núngun* (Grube, *Gold. Wörterverzeichnis*, 72, la forme *nuriun* est une faute d'impression), tong. Fi. *niun*, tong. Kond Czek. *ńuhun*, tong. Ang Sup. *njúgun*, tong. Kind

jungun, tong. Jen *njúngun*, tong. Mang *njungun*, tong. Tur *ńunun*, tong. Vil *ńuŋun*, tong. Anad *ńuŋan* (cf. *Rocz. Or.* VII, 217) ; mgr. Gr. *ńugun*, *ńuñun*, mgr. Iv. *ńungún*, *ńunyún*, kilin *nuñun* ; sgr. Sch. *ńungun*, sgr.-gor. *niñgu*, *ńuńgú* ; ngd. *ńuŋun*, ngd. Sch. *ńungun*, *ńugun* ;

~ ud. *ńuŋu*, ud. Sch. *ńuŋú*, *ńumu* ; or. *ńuŋu*^{n}, or. Sch. *ńuŋu*, or. Gr. *nungu*, *ńuŋú*, *ńungú* ; orok *nuŋu*, orok Na. *nuñû* ; ol. *ńûŋû*^{n}, ol. Sch. *ńnŋgu*, ol. Gr. *ńuñgu*, *ńuŋu*, sanda *yungu* ; sam. *ńuŋu* ; nanaï KurUr *ńuŋgu*^{n}, *nuŋu*^{n} ; nanaï *ńuŋu*^{n}, gold. Gr. *ńuñgu*, tong. Sung Gr. *ńuŋu*, gold Pr. *ńuńgú* ; ma. *ninggun*, ma. p. *ńuŋŏ* (Rudnev), *ńuŋuen* (Gerst.) ; dj. *ningu*, dj. Gr. *ningun*, (d'après le manuscrit de Lo Fou-tch'eng ; dans le texte publié par Grube, la forme *ning-tchou*, lire *ninǰu*, est une erreur du copiste chinois des Ming).

Le mot ma.-tong. est inséparable du mong. *ǰirγuyan (ǰir-γu-γān)* «six». Sont à rattacher directement à la forme mongole les recoupements mandchous et djurtchen suivants : ma. *niolxun* «le 16^{e} jour de la 1ère lune» < **niolχun* (cette dernière forme est en effet attestée, dans les dictionnaires, comme ancienne variante, désuète, cf. Hauer, *Handwörterbuch*, 706) < *ńur-χun* «16». Cette dernière forme est évidemment à rattacher au djurtchen des Kin *ǰur-χon* «16» *(Kin-che* CXXXV 10*a*) et au djurtchen des Ming Gr. *ńirχun*. Cf. B. Laufer, dans *Kőrösi Csoma Archivum* I, 114 ; W. Kotwicz, dans *Rocznik Orientalistyczny* VII, 184—185 ; G. J. Ramstedt, dans *MSFOu* CIV, 64 ; N. Poppe, dans *MSFOu* CX, 244—246. En mandchou et en djurtchen, le nom de nombre 16, tout comme les autres noms de nombre allant de 12 à 17, a été emprunté de très bonne heure à une langue mongole, très probablement au khitan.

15. *nurakte* «cheveux, chevelure 髮» ; L VII 7*a*.

~ sol. *nūriktę, nūrittę, nūrtę* (63), *nutt, nute* (K 33), *nurikté, nuruktó, nuŕukte* (Iv. 30) ;

~ ev. ERS *ńurit*, ev. *ńūrīt* (75), ev. Ar *nīrīt*, lam. Kl. *njurit*, lam. Str. *niuruchta*, tong. Och Sch. *ńurit*, tong. Och Kl. *ńurit* ; evk. *ńuriktę* (EvkRS), *ńŭriktę (Êv. rus. dial. slov.)*, evk. T LeSup. *ńŭrįkta*, evk. Barg *ńūriktę*, tong, Barg Kl. *njúriktu*, tong. Barg Rin. *ńūrikta*, tong. Ner C. *ńūriktä*, tong. Ner Kl. *njúrikta*, tong. Am *ńurikta*, tong. Tung Inf. *ńurikta*, tong. Tung Inf. Kl. *nuriktah*, tong. Fi. *niurikta*, tong. Kond Czek. *ńúrikta*, tong. Jen, Mang *njúrikta*, tong. Čap *njurikta*, tong. Jak *njurítta*, tong. Vil *ńúrikta* ; mgr. Gr. *ńúrikta*, mgr. Iv. *ńurekté, ńérukté*, kilin *nûrikta* ; sgr. Sch. *ńiuktö*, sgr.-gor. *nuxta, nukté* ; ngd. *ńujiktę, ńujktę*, ngd. Sch. *ńuruktö* ;

~ ud. *ńŭktę*, ud. Š. *ńŭktę*, ud. Sch. *ńuktö*, ud. Br. *ńuktá* ; or. *ńuktę*, or. Sch. *ńuktö*, or. Gr. *ńukte, ńukta, ńuktá* ; orok *ńūrit*, orok Na. *niröttö* ; ol. *nŭktę*, ol. Sch. *nuktö*, ol. Gr. *núkta, nuktańe* ; nanaï KurUr *nirukte* (< tong.), nanaï *nuktę*, gold Gr. *nukta, nuktańe*, gold Pr. *nuktę*. Le mot n'est pas connu en mandchou, ni en djurtchen.

16. *pišin* «épais, dense (se dit de la végétation) 草木厚密» ; L I 12*b*.

Les vocabulaires solons actuellement à ma disposition n'ont pas recueilli ce mot. Qui plus est, il ne cadre pas, par sa structure phonétique, avec les caractéristiques des mots solons proprement dits, car, entre autres, l'initiale *p-* est étrangère aux mots solons primitifs (le ma.-tong. *p-* primitif est représenté, en solon, par zéro, c'est-à-dire par une initiale vocalique). Et pourtant cette initiale n'est point impossible en solon. Elle revient, avant tout, dans un certain nombre de mots empruntés au chinois (*pŭse* «magasin», *fi* «pinceau», etc.). A titre exceptionnel, on rencontre cette initiale dans une série de mots mandchous-tongous, mais ces mots, eux aussi, sont des emprunts faits à des langues de la branche méridionale où l'initiale *p-* est normale (par exemple, en oltcha, en nanaï), voire même au mandchou dont l'intiale *f-* est substituée, en solon, également par un *p-*. Sous ce rapport il suffira de rappeler, à titre d'exemple, le mot suivant : sol. *pęi* «blessure, plaie» ~ ev. *huj*, evk. *huję*, ngd. *χuję*, or. *χęję*, orok *puję*, ol. *pŭję*, nanaï *puję*, ma. *feye* < **füye* < **püye*. (Ce qui milite en faveur de l'origine mandchoue du mot solon, ce n'est guère l'initiale, mais plutôt la voyelle *ę* de la première syllabe.)

Ces considérations faites, je crois qu'il y a lieu de rattacher le mot solon *pišin* au mot mandchou : *fisin* «1. dicht ; 2. solide, stark ; 3. schier (Fleisch)» (Hauer, *Handwörterbuch*, 295—296), «густый (лес, трава, каша, толпа народа)» (Zakharov, 1055*b*).

Je serais moins formel pour rattacher ces mots aux recoupements mandchous-tongous suivants : ev. *higi* «forêt épaisse» (672), evk. *sigi* «forêt épaisse, épaisseur», ngd. Sch. *sigi* «forêt».

17. *seldi* «cuirasse 甲» ; L I 1*b*, IV 14*b*, VII 11*a*.

Cette fois encore nous avons affaire à un mot rare mais qui n'en est pas moins authentique. A l'appui, on peut signaler dès maintenant les recoupements suivants : sol. *sęldi* «cuirasse» (66), evk. *sęlli*, *sęlliwun* «cotte de maille» (EvkRS 121) ; cf. nanaï *sęlęsu* «cuirasse (pour se protéger contre les flèches)», gold Gr. *sēlä su* (sic) «cuirasse», gold Gr. *selésu*, id. Tous ces termes doivent être, sans aucun doute, rattachés au nom du «fer» dans les langues ma.-tong.: ev. *hęl*, evk., sol., neg., ud., or., orok, ol., nanaï *sęlę*, ma., dj. *sele*. Cf. encore : evk. *sęlęmę* «de fer, en fer», tong. Ner C. *sälämä* «de fer, en fer ; épée», nanaï *sęlęmę* «de fer, en fer», ma. *seleme*, *selemu* «am Gürtel getragenes Dolchmesser» (Hauer, 779), *selmin*, *selmiyen* «Selbstschussapparat» *(ibid.)*.

18. *sigun* [*sigŭn*] «soleil 日» ; L III 13*a*, VII 14*b*, Y IV 11*a*.

~ sol. *šīgŭ*^{n} (68), *sigün* (K 54), *šigun* (Iv. 29) ;

~ evk. dial. *šigun*, *sigun* (EvkRS), evk. Sym *šiγŭn*, *šiwŭn (Êv. rus. dial. slov.)*, evk. Il *hēwun*, evk. ČuGi *sįgŭn*, evk. UčZe *sįγŭn*, tong. Ner Kl.

šiwun, tong. Nor *sygun*, tong. Čap *šiggun*, tong. Jak *sigúni*, tong. Kang *sigun*, sgr. Sch. *siun ;* ngd. *siwun*, ngd. Sch. *siun ;*

~ ud. Br. *sú, šu, šju ;* ud. *sū*, ud. Sch. *su, siu ;* or. *siu*^{n}, or. Sch. *siu*, or. Gr. *siu, sjau, sjeú, sú ;* orok *su*, orok Na. *siun ;* ol. *siü*^{n}, *sü*^{n}, ol. Sch. *siu, su*, ol. Gr. *siú, siún*, sanda *siun ;* sam. *siu, siuŋ ;* nanaï KurUr *siu*^{n}, nanaï *siu*^{n}, gold Gr. *siú, siún*, gold Pr. *siún ;* ma. *šun*, dans les anciens documents *siuwen* (W. Fuchs, *Beiträge*, 53) ; dj. *šiün* (épelé *šiu-un)*, dj. Gr. *inengi* (ce dernier mot signifie «jour» et non pas «soleil» ; il s'agit là évidemment d'une erreur du copiste chinois des Ming ; l'erreur s'explique par le double sens du chin. 日 *je)*.

Il est intéressant de constater que l'emploi général du mot *šiün* < **sigün* se circonscrit à la branche méridionale, dans une partie des langes septentrionales ce mot est complètement inconnu. Dans ces langues on trouve, à sa place, deux autres mots qui ont cours dans la même acception.

L'un de ces mots est caractéristique plutôt pour l'even et ses dialectes : ev. ERS *ńoltęn*, ev. *ńūltęn* (579), O *ńoltęn*, S, L *ńūɛltęn*, Ar *joltęng ;* lam. Kl. *njultán*, tong. Och Sch. *ńúltan*, tong. Och Kl. *ńultan*.

L'autre mot peut être caractérisé par les recoupements les plus importants que voici ; evk. *dilačā* (EvkRS), evk. Erb, Np, Kat *diliča, dilača (Êv. rus. dial. slov.)*, evk. T LeSup. *dɛličā*, evk. Barg *dilačā*, evk. Barg Kl. *dülača*, tong. Ner C. *dilacā*, tong. Tung Inf. Kl. *délača*, tong. Tung Inf. *dilläča*, tong. Kond Czek. *delečá*, tong. Ang Sup. *duljadža*, tong. Jen *dylega*, tong. Mang *deljädzja*, tong. Vil *diläčä*, tong. Sp. *deläča*.

19. *talu* «écorce de bouleau 樺皮» ; L I 10*b*, II 5*a* ; K IV 8*a*.

~ sol. *talu, tala* «bouleau» (70), *talé, tal*, id. (Iv. 23) ;

~ evk. *talu* «bouleau» (EvkRS), evk. Erb, Sym *tālú*, evk. Nep Sup., Kat Sup. *tāle*, evk. T LeSup. *tālą, tālę*, tong. Am *talo* «écorce de bouleau», tong. Mang *talu*, tong. Kond Czek. *tálö*, tong. Vil *talu* «écorce de bouleau» ; mgr. Gr. *talu*, mgr. Iv. *talú ;* sgr. Sch. *talo* «écorce de bouleau» ; ngd. Sch. *talu* «écorce de bouleau» ;

~ ud. Sch. *talu*, ud. Br. *talú ;* ud. Š. *taluga ;* or. Sch. *tali*, or. Gr. *talú, talu ;* orok *tallo ;* ol. *talu*^{n} ; ol. Sch. *talu*, ol. Gr. *talō ;* nanaï KurUr *talù*, nanaï *talo, talu*, «bouleau», gold Gr. *tallo, tallko* «écorce de bouleau» (Usuri) ; sam. *talo ;* ma. *tolχon* «écorce de bouleau» < **talo-χon*.

20. *taola* «lièvre 兎» ; L X 1*b*.

~ sol. *tōlɛį* (72). C'est un emprunt mongol, fait très probablement au dahour. Il est notoire que les lexiques dahour et solon se sont influencés mutuellement ; il en est résulté une série d'éléments dahours en solon, et inversement, une série de mots solons dans le dahour.

Voici les recoupements les plus importants de *taulai* qui est le terme le plus connu, sans toutefois être le seul, signifiant «lièvre», en mongol.

Dans les anciens documents on a les recoupements suivants. En transcription chinoise : *ta'ulai, taulai (Histoire secrète des Mongols), taulai* (vocabulaires sino-mongols des Ming) ; en écriture 'phags-pa : *tawlai* (épelé *t'aw-layi);* en écriture arabe : *taulai* (avec orthographes diverses) ; Anonyme géorgien *ṭawṭai ;* Kirakos *thaplqa ;* mong. préclassique, mong. lit. *taulai ;* oïrate lit. *taulai, toulai, tūlai.*

Les langues et dialectes actuels offrent : dahour Haïlar *t'aulē* (Poppe), Tsitsikar *t'aol* (Ligeti) ; monguor *t'ū̱lī* (De Smedt—Mostaert) ; mogol Marda *taū̱lɛ̄* (Ligeti) ; kalmouk *tūlā* (Ramstedt) ; oïrate dial. *tūlȧė* (Kara) ; khalkha lit. *tuulaj* (Luvsandêndêv), khalkha *t'ūlą̇, t'ūlā* (Vladimircov) ; darkhat *tūlā* (Sanžeev) ; bouriate lit. *tuulaj* (Čeremisov), bour. Sel, Al, Tun *tulaj*, Bal *tula* (Podgorbunskij), NU *tūlē*, Tun *tūlei*, Chori, Sel. *tūlai* (Castrén) ; mong. orient. *txo̱lā* (Mullie, dans *T'oung Pao* XXI, 164), DurbB *tō̱lē, tō̱lē, tō̱lö*, Chor *toɬai, tōlą̇i*, Gor *töl*, Dj, DurbB, Chor *tȯɬäi*, DurbB *tūle* (Rudnev) ; khar. *t'ū̱lā* (Ligeti) ; ordos *t'ū̱lā* (Mostaert).

Les mots suivants sont des emprunts faits au mongol : koïb., sag. *tolai* (Radl. III, 1192), tél. *tulai* (Radl. III, 1467 ; tadjik Afg. (H, G, K, Qand.) *taū̱laą̇i* (Ligeti), hazara (Dz, G, O, T, B) *taū̱lɛą̇i* (Ligeti) ; tibétain *tu-la* «lepus tolai» (B. Laufer, *Loan-words in Tibetan,* dans *T'oung Pao* XVII, 1916, p. 497).

Il est douteux que le sam. Your. *taura* «lièvre» soit à rattacher à ces mots. Par contre, il est certain que le prétendu chinois *tao* «lièvre» (lire 兎 *t'ou),* invoqué par Ramstedt, *Kalm. Wb.,* 413*a*, n'a rien à voir dans l'affaire. Le mot mongol est d'ailleurs inséparable du turc *tabïšγa*^{n}, id.; cf. Vladimircov, *Sravniteljnaja grammatika,* p. 255, Ramstedt, *Einführung in die altaische Sprachwiss.,* p. 109.

Dans les langues mandchoues-tongouses, le mot le plus connu signifiant «lièvre» est le suivant : evk. *tuksakī*, evk. ČuGi *tuχakī*, evk. UčZe *tuksakī*, evk. Barg *tukšakī*, tong. Barg Kl. *toukšakí*, tong. Ner C. *tuksakī*, tong. Ner Kl. *tóksjaki*, tong Ang Sup. Kl. *tukšaki*, tong. Jen *taušákki*, tong. Jak *tuháki*, tong. Kang *tohaki ;* mgr. Gr. *tuksaki, tóχsakī, toksake ;* sgr. Sch. *toksa, toχsa ;* ngd. *toksaki*, ngd. Sch. *tuksaki ;* sol. *turčaχi, tutčaχi ;*

$\sim$ ud. *tuksa, tukča*, ud. Sch. *tuksa ;* orok *tuksa*, orok Na. *tuksa ;* ol. *tuksa, toksa*, ol. Gr. *toksa, toχsa ;* nanaï *toksa*, gold Gr. *toksa, toχsa*, gold Pr. *toksá ;* sam. *toksa* «lièvre (injure)». Cincius, *Sravn. fon.*, 225, veut encore y rattacher mandchou *tuqsaqa* «bâtard (injure)».[17]

[17] Malgré ses apparences trompeuses, le ma.-tong. *tuksa, toksakī* «lièvre» n'a rien à voir avec le turc *tabïšγan, taušqan*, etc. Le mot ma.-tong. a été rattaché, à plusieurs reprises par G. J. Ramstedt au verbe *tuksa-* «to leap, to run jumpingly», *(tuksanča-* «to jump away suddenly», *tuksakta-* «to be running», of persons, prob. onom. *tuk-tuk!) ;* cf. *MSFOu* XCV, 283. Cette dérivation n'est en effet pas impossible bien que le verbe soit seulement relevé dans une partie des langues en question. Ce n'est que sous bénéfice

Dans l'acception de «lièvre», ce dernier mot est toutefois inconnu dans le mandchou ; en revanche, nous y avons *yôlmaχôn* «lièvre», dj. *gulmaχun*, dj. Gr. *gulmaχai ;* cf. encore nanaï *gormahon*, gold Gr. *gurmaχō*, *golmaχoň*, gold Pr. *gurmaχu*.

21. *taryan* «champ, terre labourée 田» ; L IV 5*b*, IX 14*a*.

~ sol. *targanī buya* «champ labouré» (67), *taregan*, id. (K 67) ; cf. *tara-* «labourer» (70).

Il est facile à comprendre que, dans les langues mandchoues-tongouses, ce terme soit plutôt rare. Pour le moment, je ne saurais signaler, outre le mot solon, qu'un recoupement manegir : *targán, taryán* (Iv.). Le verbe dont ce nom est dérivé paraît un peu mieux attesté : evk. dial. *tare-* «semer» (EvkRS), evk. T LeSup. *tarē-* (104 ; emprunt au bouriate?), tong. Ner C. *tari-m ;* mgr. Iv. *tar-ra-n* «il sème» ; or. Sch. *tariko* «semer ; planter», or. Gr. *tári, tarikuį ;* ol. Sch. *tari-*, ol. Gr. *tattaré ;* nanaï *tare-*, gold Gr. *tarriaré, tarriaχá, tari- ;* gold Pr. *tari-uri ;* ma. *tari-*. Pour des raisons matérielles, il est malaisé de supposer que *tari-* «semer, planter» appartienne au lexique fondamental des langues mandchoues-tongouses, il est bien plus probable qu'il soit emprunté au mongol. En effet, en mongol, le verbe *tari-*, id., est à la fois général et assez ancien, en même temps il est inséparable du turc *tari-*, *tara-*, id. (avec le thème abrégé secondaire *tar-*).

Au point de vue du solon *targan (taregan)* il faut mentionner qu'en mongol on retrouve également *tariyan* < **tariyan*, dérivé de *tari-*, au sens de «champ labouré ; les grains, le blé ; moisson, récolte». L'orthographe *tariyan (tariya)* du mongol préclassique réprésente déjà, dans la majorité des cas, une leçon *tari'an (tari'a) ;* et, en effet, dans les documents rédigés dans une écriture autre que l'ouigouro-mongol, on ne rencontre que *tariyan, tari'an* et leurs variantes sans *n* final *(tariya, tari'a)*. Les dialectes actuels offrent régulièrement des formes avec diphtongue ou avec une voyelle longue : khalkha *tar^{i}ā*, kalm. *tarā*, etc.; cf. Valdimircov, *Sravniteljnaja grammatika*, 206. En turc, dans le même sens, on a *tarï-γ* et *tar-lay*, ce dernier a passé en hongrois avant le IX^{e} siècle *(tarló) ;* cf. Z. Gombocz, *Bulgarisch—türkische Lehnwörter*, dans *MSFOu* XXX, 127—128 ; Bárczi G., *Magyar szófejtő szótár*, 303.

22. *tiqde* «temps continuellement nuageux (pluvieux) 連陰» ; L III 9*a* ; K IX 21*b*.

d'inventaire que je rappelle l'hypothèse de Ramstedt, d'après laquelle on devrait encore rattacher au mot ma.-tong. le coréen *thokki* «a hare» ; cf. G. J. Ramstedt, *Studies in Korean etymology*, dans *MSFOu* XCV, p. 283 ; *Über Stämme und Endungen in den altaischen Sprachen*, dans *JSFOu* LV 2 : p. 103.

Ce mot n'est pas relevé dans les sources actuelles de la langue solone, mais il n'en reste pas moins certain qu'il faut le rattacher aux recoupements mandchous-tongous suivants :

~ ev. ERS *tıd* [*tid*], ev. *tīd* [*t̄id*] «pluie (ininterrompue, incessante)» (136) ; evk. *tıgdę* [*tigdę*] (EvkRS), evk. Erb, Kat *tigdę*, Np Sup. *tigdä (Ėv. rus. dial. slov.)*, evk. T LeSup. *tigdä-rä-n* «il pleut», evk. Barg *tigdę*, tong. Barg Kl. *tügdól*, tong. Am *tigdo*, tong. Tung Inf. *tygda*, tong. Kond Czek. *týgda*, tong. Ang Sup. *tygda*, tong. Sp. *tigd'e, tikat'e ;* mgr. Gr. *tygda, tigda ;* ngd. *tigdę*, ngd. Sch. *tigdö ;*

~ ud. *tigdę*, ud. Sch. *tigdö*, ud. Br. *tygdá, tygdę, tikdá, tygdá, tikde ;* or. *tigdę*, or. Sch. *tigdö*, or. Gr. *tigde, tygda, tygdá, tikdá, tigda ;* orok *tugdę*, orok Na. *tögdö ;* ol. *tùgdę*, ol. Sch. *tugdö*, ol. Gr. *tugda ;* sanda *tugdu ;* sam. *tugdö ;* nanaï KurUr *tikdę*, nanai *tugdę*, gold Gr. *tugda, tugdá*, gold Pr. *tugda ;* le mot manque et en mandchou et en djurtchen.

Ce nom pour désigner la pluie est un dérivé du verbe mandchou-tongous suivant :

~ ev. *tık-* [*tik-*] «tomber», tong. Och *týk-re-m ;* evk. *tık-* [*tik-*] (dial. orient.), evk. Barg *tik-*, tong. Ner C. *tikim ;* mgr. Gr. *tyg- ;* ngd. *tik-*, ngd. Sch. *tikim, tibgum ;* sol. *tiχi-, tigi- ;*

~ ud. *tiŋmę ;* or. *ti-*, or. Sch. *tibui*, or. Gr. *tu-ri, ty-ga ;* orok *tu-, tuk- ;* ol. *tùkù-*, ol. Sch. *tugbi*, ol. Gr. *tūye, tūγūχá ;* nanaï *tu-ri-ni, tugu-jni ;* gold Gr. *tu-, tūye, tuγūχá ;* ma. *tuxe- ;* dj. Gr. *tüöχe (tüö-χe*, temps passé).

Au point de vue sémantique, cf. turc *yaγ-* «tomber» > *yaγïš, yaγmur* «pluie».

C'est à ce mot solon *tigde* «pluie», jusqu'ici non attesté, qu'il faut directement rattacher : sol. *tegde-re-n* «il tombe de la pluie» (Iv. 25).

23. *tuge* [*tùge*] «hiver 冬» ; L II 9*b*, VIII 1*a*.

~ sol. *tùgù* (73), *toge* (K 70) ;

~ ev. ERS *tugęni*, ev. *tugęnī* (193), ev. *tuvonī*, Ol *tuvunī*, I, L *tugunī*, S, L, Ju *tuvę*, S *tuv*, Ar *tugnī*, tong. Och Sch. *tuguni ;* evk. *tugęnī* «hiver», *tugę* «en hiver» (EvkRS), evk. Erb, Sym *tùgę*, Np Sup. Kat *tùyę (Ėv. rus. dial. slov.)*, evk. Barg *tugę, tugęnī*, evk. T LeSup. *tùę*, tong. Am *tugani*, tong. Ner C. *tùgäni, tùgäńi*, tong. Tung. Inf. *tugani*, tong. Fi. *tua*, tong. Kond Czek. *tuaný*, tong. Vil *tugöni* «froid», tong. Anad *tuuni ;* mgr. Gr. *tuga, túanē ;* sgr. Sch. *tuöni ;* ngd. *tuγʷęni*, ngd. Sch. *tugöni ;*

~ ud. *tuę*, ud. Sch. *tuö*, ud. Br. *túa, tuó ;* or. *tuę*, or. Sch. *tuö*, or. Gr. *tue, tua ;* orok *tuwę*, orok Na. *töa ;* ol. *tùę*, ol. Sch. *tuö*, ol. Gr. *tūă*, sanda *töa ;* nanaï KurUr *tuę*, nanaï *tuę*. gold Gr. *tŭă, tū*, gold Pr. *tu ;* ma. *tuweri*, ma. p. *tu̯eri* (Rudnev) ; dj. *tüeri*, dj. Gr. *tüeri*^{n} (épelé *tüe-eri*^{n}).

24. *tur* «goret 羊大猪» ; L IV 10*b*.

A l'appui du mot solon des commissaires de K'ien-long, je n'ai pour le moment pas de recoupement solon ni d'autres rapprochements mandchous-tongous. Pour énigmatique que paraisse le sol. *tur* «goret», je ne saurais contester son authenticité.

Il paraît fort probable qu'il y a lieu de songer, avant tout, aux données mongoles suivantes: kalmouk *tur* «1. das Jungvieh, die Jungviehherde, junges Rindvieh», *tur mal*, id.; 2. «alle wilde Tiere, die in Herden leben»; Ö *turīn džim* «Pfad der Wildherden»; 3. D *tur šowūn* «Schwarm von Zugvögeln. Zugvogel, ein Schwarm Vögel verschiedener Art». Ramstedt, *Kalm. Wb.*, 411*a* se réfère encore à khalkha *t'ur*, id. et au mong. lit. °*tur*, autrement non attesté. En même temps il renvoie, sous réserve, au tchag. *tur* «Böcklein». Le kalm. *tur* est évidemment inséparable du kalm. *turŋgū* «Kleinvieh, Jungvieh, nicht Schlachtvieh» *(op. cit., 411b)*. Malheureusement, il est pour le moment difficile de suivre l'histoire du mot mongol, aussi mong. lit. °*turungγui*, cité par Ramstedt, reste-t-il non attesté.

Pour l'interprétation du recoupement solon, il n'est peut-être pas sans intérêt de rappeler les mots mongols suivants: mong. lit. *toroi* «un cochon de lait» (Kowalewski III, 1885), kalmouk Ö *torā* «Ferkel (des Wildschweines)» (Ramstedt), khalkha *toroj* «petits de plusieurs animaux domestiques»: *gachajn toroj* «goret», *sarlagijn toroj* «veau» (Luvsandêndêv), bouriate lit. *gachajn toroj* «goret» (Čeremisov), ordos *t'orō* «ânon» (Mostaert). Emprunts au mongol: tchagataï *torai* «goret» (Poppe, *Mukaddimat al-adab*, 407), kazak *torai* «ein junges Wildschwein» (Radl. III, 1180), *toraj* «goret» (Sauranbaev, 577).

25. *ukuri* [*ùkùri*] «boeuf 牛»; L VI 8*a*.

~ sol. *ùχùr* «boeuf» (77), *ukuru, uγur* «taureau, boeuf» (Iv. 22), *ekür* (K 28);

~ ev. Ju *hukęn*, S, L *hękęn* «vache» (233), lam. Kl. *chjukun;* evk. *hukur, ukur* «vache, boeuf» (EvkRS), evk. dial. *hukur, uku* (RES 126), evk. T LeSup. *hùkùn* (104; emprunt au bouriate?), evk. Barg *hukur*, tong. Barg Kl. *kukúr* (sic), tong. Ner C. *ùkùr*, tong. Ner Kl. *hokör, kukur* «vache», tong. Barg Rin. *hùkùr*, tong. Fi. *hukur*, tong. Ang Sup. *ukur*, tong. Kind *χukur* (lire *hukur*, cf. Poppe, dans *Asia Major* IV, 479), tong. Jak *húkur;* mgr. Iv. *ukúr*, mgr. Gr. *ukúr;* birar *ukur* (Grube), orotchon *ukur* (Grube); dans les langues et dialectes de la branche méridionale, ce mot est entièrement inconnu.

Les mots cités plus haut sont à rattacher aux mots mongols suivants. Dans les anciens documents on a: en transcription chinoise *hüker (Histoire secrète des Mongols), hüker, hüger, üker, üger* (lexiques sino-mongols des Ming); en écriture arabe *hüker, üker;* l'Anonyme géorgien *uk'ur;* Kirakos *akar, ok'ar;* mongol préclassique *ükür, üker;* mong. lit. *üker;* oïrate lit. *ükür*. Recoupements des langues et dialectes actuels: dahour Haïlar *ùk'ùr* (Poppe), Tsitsikar *χùgùr* (Ligeti); monguor *fuguor* (De Smedt—Mostaert); moghol

ukarr (Leech), *ükâr* (Ramstedt), *ükar* (Ligeti) ; kalmouk *ükŗ* «boeuf, vache» (Ramstedt), oïrate dial. *ükür, ükkür* (Kara) ; khalkha lit. *üchêr* (Luvsandêndêv); bouriate lit. *üchêr* (Čeremisov), NU, Tun, Ch *uχur*, S *uχer* (Castrén), Tun *üχer, üχër*, Tun, Al *üχür* (Podgorbunskij) ; mong. orient. Chor, Dj, T, G *üχür*, G *uχur*, DurbB, Dj *üχer* (Rudnev), khar. *üχûr* (Ligeti) ; ordos *ü^{c}^{k}χer* (Mostaert).

Comme on le sait, le mot mongol est à rattacher aux termes turcs *öküz, ögüz, oγuz ;* yakoute *oγus* > evk. *ogus* (RES), evk. Erb *ęgus (Êv. rus. dial. slov.) ;* tchouvache *vəgər ;* hongr. *ökör* < turc (type vieux-tchouvache).

Cf. Pelliot, *Journ. As.* 1925 I, 240 ; Vladimircov, *Sravn. gram.*, 361 ; Ligeti, *Acta Orient. Hung.* IV, 143 ; Gombocz, *MSFOu* XXX, 111 ; Bárczi, *Magyar szófejtő szótár*, 227.

Le mot turc (et mongol) a été rattaché par J. Németh, dans *Bibliotheca Orientalis Hungarica* V, 94, au «tokharien» *okso ;* en dernière analyse il estime donc que le turc *öküz*, etc. est d'origine indo-européenne. Ramstedt, *Einführung in die altaische Sprachwiss.* I, 54, 103, a proposé de ramener les mots turcs, mongols et mandchous-tongous à une forme altaïque commune **pökü-ŕ*. Pour le terme altaïque, Ramstedt a admis, à son tour, une origine indo-européenne, seulement avec un point de départ différent : ieur. **peĥu* > vieux ind. *paśu*, lat. *pecu, pecus*, goth. *faihu* «Vieh». Dans son choix, Ramstedt était sans doute influencé par aïnou *peko*, japonais *beko*, mots qu'il croyait pouvoir rattacher aux recoupements altaïques. L'origine indo-européenne du terme altaïque est en effet très possible, mais la discussion des théories de Németh et de Ramstedt, inconciliables l'une avec l'autre nous mènerait trop loin.

Par ailleurs, l'étymologie altaïque, même dans les cadres des langues altaïques, n'est pas exempte de problèmes. Ainsi, il est impossible de ne pas se demander, si les mots mandchous-tongous remontent directement à la source commune altaïque, ou s'il faut les considérer simplement comme des emprunts faits au mongol. A l'heure actuelle on pourrait apporter des arguments de valeur égale en faveur des deux possibilités. Pour ma part, je suis enclin à admettre la seconde possibilité, en tenant compte avant tout du fait que le tong. *hûkûr, ûkûr* est complètement inconnu dans les langues et dialectes de la branche méridionale. Les langues de cette dernière branche offrent au sens de «boeuf» le terme suivant :

~ ud. Š. *jehä*, ud. Sch. *iha, jeha*, ud. Br. *jagá ;* or. Sch. *iχa, eχa*, or. Gr. *jeχa, iha ;* orok Na. *iha ;* ol. Sch. *iχa*, ol. Gr. *eχa, erra ;* sam. *eχa ;* nanaï *ehan*, gold Gr. *jeχχa, jaχá, erra*, gold Pr. *jaχá ;* ma. *iχan* (désuet), *iγan*, ma. p. *jaγa* (Rudnev) ; dj. *iχa*, dj. Gr. *uiχa^{n}* (épelé, en écriture djurtchen, *uiχa-an).*

Pour les mots oltcha et nanai, cf. giliak *érŗa* «Rind, *bos taurus*», *jĕ̄rχa, jĕ̄rχan, jĕ̄χan* «Rind, Kuh» (W. Grube, *Giljakisches Wörteverzeichnis*, dans *Dr. L. v. Schrenck's Reisen und Forschungen im Amur-Lande).* D'après Takahashi Moritaka, *Giriyaku zoku ni okeru gairaigo oyobi gairai bunka ni tsuite*, dans *Tōyōkagu sōhen* (Osaka 1934), p. 237, le mot giliak est d'origine nanaï. C'est

bien possible, mais la forme *érṛa* offre un aspect étranger qui ne peut être expliqué ni en nanaï, ni en oltcha ; on est, au contraire tenté de voir dans ol. et nanaï *erra* une forme plutôt giliak.

Je n'ai pas fait figurer trois mots dans la présente liste des mots solons.[18]

1° *tama* «fonctionnaire d'escorte» (L IV 4*a*, V 2*a* ; K VI 4*b*). Dans les passages cités du *Leao-che-yu kiai* on ne dit rien sur l'origine du mot, ce qui voudrait dire, normalement, que les commissaires de K'ien-long l'ont considéré comme solon. Il n'en est pourtant rien, car le *Kin-che yu-kiai*, à son tour, passe sous silence l'origine du mot ; est-ce parce qu'ils le croyaient mandchou? Sûrement non. Il s'agit de toute autre chose : les commissaires ne savaient pas préciser l'origine du mot, et ils ne se sont prononcés nulle part à ce sujet. Le mot *tama* ou *taman* ou encore *tamači* est un nom de charge bien connu. On le rencontre déjà chez Hiuan-tsang, à propos d'un dignitaire turc (sans parler des sources byzantines et des inscriptions turques), et il est abondamment attesté surtout sous les Leao, Kin et Yuan. Cf. P. Pelliot, *Les Mongols et la Papauté : Revue de l'Orient Chrétien* XXIV, tirage à part, p. 108[3] et *Deux mots turcs chez Hiuan-tsang : T'oung Pao* XXVI, 220—221 ; F. W. Cleaves, *The Mongolian names and termes in the History of the Nation of the Archers by Grigor of Akanc'* : *HJAS* XII, 439—442 ; K. A. Wittfogel—Fêng Chia-sheng, *History of Chinese society. Liao*(907—1125), pp. 44 29, 33.

[18] Dans la préface de ses *Mandjurica* I, A. O. Ivanovskij s'est occupé, d'après le *Kin-che yu-kiai* et le *Yuan-che yu-kiai*, de 15 mots «solons». Il n'a pourtant pas incorporé ces mots dans sa liste des mots solons proprement dits parce qu'il avait gardé des doutes sur l'authenticité de ces transcriptions chinoises. Or, il convient de faire remarquer, avant tout, que Ivanovskij n'a pas touché à *Leao-che yu-kiai*, source principale quant aux termes solons, sans aucun doute parce que, dans cet ouvrage, ainsi que nous l'avons indiqué plus haut, on ne fait aucune mention de la provenance solone des termes. Ensuite, il faut faire remarquer que sur les 15 mots il n'y en a que 5 qui soient en réalité authentiques ; nous avons éliminé de la discussion un mot *(siyanggun)* pour d'autres raisons ; enfin, la plupart des termes, c'est-à-dire les 9 mots restants proviennent de l'avant-propos d'une édition du *Kin-che yu-kiai*. Ce sont les suivants : *amtaχa* «chasseur», *meoke* «village, village natal, patelin», *talin* «petit lac, étang», *daχuri* «laboureur», *du* «haut» *sigune* «maigre ; mince et long», *singsiyel* «empressé, soucieux», *šangčin kun* «défenseur d'une forteresse» *šorong* «sommet de la montagne, pic». Aucun de ces mots ne figure sur la liste authentique des termes solons proposés par les commissaires de K'ien-long, ils proviennent d'une édition ultérieure et, au point de vue solon, sont apocryphes. Aussi l'analyse des neuf mots serait-elle superflue, que l'on peut pourtant faire remarquer que certains d'entre eux sont manifestement d'origine mongole *(šorong*, mong. lit. «pic ou sommet de la montagne qui s'élève fort haut par dessus les autres», Kow. II, 1542*b*, Golst. II, 420*b* ; ord. *šoroŋ* «pointu, pic de la montagne ; dune à sommet conique» (Mostaert III, 628*a*—*b*), khalkha *šoron*, *šoroŋ* «особенно выделяющаяся высотой среди других гора (или вершина)» (Luvsandêndêv, 657*a*), etc.; *kun*, mong. *kün*, *kün*, mong. lit. *kümün ;* etc.; d'autres mots ne sont ni mongols, ni solons mais simplement des formes fictives.

2° *siyanggun* «un nom de charge» (L V 2*a* ; K VI 1*a*). Au fond nous sommes en présence d'un cas identique au précédent. Il est vrai que les commissaires sont muets au sujet de l'origine du mot dans le *Leao-che yu-kiai ;* bien plus, dans le *Kin-che yu-kiai,* ils le déclarent mot solon expressis verbis. Et malgré tout, non seulement on ne peut pas songer à l'origine solone du mot, mais il n'est guère vraisemblable qu'il ait jamais fait partie du lexique solon. Néanmoins, le mot existait bien en mandchou, sous les formes *siyanggung* et *siyang gung* (dans l'ancien mandchou on avait encore *siyan gun*) «Euer Gnaden, Seine Gnaden» (Hauer, 809). Ce nom de charge était évidemment très connu aussi sous les Leao, Kin et Yuan et il n'est autre chose que le chinois 相公 *siang-kong* «seigneur ministre». Une fois de plus, les Chinois n'ont pas reconnu leur mot, dépourvu de ton et légèrement altéré phonétiquement. Cf. Pelliot—Hambis, *Histoire des campagnes de Gengis khan* I, 334.

3° *Xulun buir* «nom de lieu solon» (Y XX 6*a*). Tout en déclarant que ce nom géographique est solon la commission n'a pas tenté de l'interpréter. Sous les Mandchous, cette dénomination servait à désigner un district du Nord-Ouest, dans la province de Hei-long-kiang, en Mandchourie (cf. Hauer, 463). A l'origine, c'étaient les noms de deux lacs *(Xulun* et *Buir),* cf. Pelliot—Hambis, *Histoire des campagnes de Gengis khan* I, 3, 396, 415, etc. On les rencontre aussi dans l'*Histoire secrète des Mongols : Buyur na'ur* et *Kölen na'ur* (§ 53 ; I 32*b*) *Buyur na'ur* (§ 176 ; VI 19*b*).

Les mots solons des commissaires de K'ien-long sont-ils authentiques, sont-ils dignes de créance ? Ne faut-il pas formuler les mêmes réserves pour les mots solons des commissaires de K'ien-long que pour leurs interprétations faintaisistes des noms étrangers ?

A vrai dire, à cette question nous trouvons une réponse, à tout point de vue satisfaisante, dans les données tirées d'autres sources du solon et des langues apparentées à ce dernier, données que nous avons jugé utiles de passer en revue à propos de chaque mot solon proposé par les commissaires, afin d'établir leur authenticité. A présent, il ne nous reste qu'à faire, précisément à partir des rapprochements invoqués plus haut, quelques remarques de portée plus ou moins générale.

Avant tout, il convient de faire remarquer que parmi les 25 mots solons, il n'y en a que 4 qui ne soient pas attestés dans d'autres sources d'informations consacrées à la langue solone. Mais il n'y a aucune raison de contester l'authenticité de ces mots là. Deux d'entre eux *(kimda* et *tur)* s'encadrent normalement parmi les emprunts du solon faits au mongol, le plus souvent au dahour. Le troisième, *tiqde* n'est pas recueilli dans les vocabulaires du solon jusqu'ici connu, mais il est tellement régulier au point de vue sémantique et phonétique que son absence dans ces sources peut être considérée comme un effet du hasard. Enfin, le quatrième, *pišin,* est sûrement un emprunt fait soit au mandchou (avec substitution de l'initiale), soit au nanaï, éventuellement à l'oltcha.

Si l'on se demande maintenant comment les 25 mots se rapportent au lexique mandchou-tongous, on obtiendra le tableau qui, à ce point de vue, caractérise le solon en général. Ainsi on trouvera qu'une partie des mots solons des commissaires n'existe que dans les langues et dialectes de la branche septentrionale : *daχa, dalgaqa, qačiqa, seldi, ukuri.* Il est non moins intéressant de constater que les mots qui n'ont aucun correspondant en mandchou, sont singulièrement nombreux. Outre ceux qu'on vient de rappeler tout à l'heure, on peut citer : *aya, burgu, dili, yarbuya, ǰolo, ǰuq, kimda, nuraqte, taola, taryan, tur.* Tout ceci est bien entendu en accord avec le fait acquis de plusieurs côtés que les 25 mots n'ont rien à voir ni avec le sibo, ni avec un autre dialecte mandchou moins connu, mais qu'ils sont bien puisés dans la langue solone.

Le groupe le plus nombreux des mots solons, est celui où les correspondants se retrouvent tant dans les langues et dialectes de la branche septentrionale que dans ceux de la branche méridionale. Dans les mots de ce groupe on observera des critères phonétiques qui caractérisent la branche septentrionale en général et le solon spécialement.

Nous n'insisterons cette fois que sur trois de ces caractéristiques phonétiques.

1° ma.-tong. **ü* (dans certaines positions phonétiques) > ev., evk., mgr., sgr., ngd., sol. *i* ~ ud., or. *i,,* orok, ol., sam., nanaï, ma., dj. *u, ù, ü :*

evk. *īǰę* «corne», mgr. *īǰa, īǰę,* ngd. *īǰę,* sol. *īǰę* ~ ud. *ǰę,* or. *iǰę,* orok *χuǰę,* ol. *χùǰę,* nanaï *χuǰę,* ma. *uixe, weixe* (lire également *uixe*), dj. Gr. *üixe ;*

ev. *ječ̣n* «coude», evk. *ičę̄n,* sgr. *ičan,* ngd. *ičą̄n,* sol. *īsē*^{n}, *īnčē*^{n} ~ ud. *isö,* or. *iče,* orok *uǰtę,* ol. *ùnče*^{n}, nanaï *χuǰčę*^{n} ;

ev. *tiŋęn* «poitrine», evk. *tiŋęn,* sgr. *tingön,* ngd. *tiŋęn,* sol. *tiŋę*^{n} ~ ud. *tiŋę,* or. *tiŋę,* orok *tuŋę,* ol. *tùŋę*^{n}, sam. *tuŋgö,* nanaï *tunggęn,* ma. *tunggen,* dj. Gr. *tünge.*

Cf. Cincius, *Sravniteljnaja fonetika,* pp. 101—103 ; Benzing, *Die tungusischen Sprachen,* pp. 972—973.

Dans notre lexique, la même évolution peut être observée : *digin, mire, tigde.*

2° ma.-tong. **g,* entre deux voyelles, > ev., evk., mgr., sgr., *g,* ngd., sol. *g, γ ;* dans les langues de la branche méridionale — selon le caractère des consonnes environnantes — on trouve à sa place une voyelle longue (ou une brève secondaire) ou une diphtongue, éventuellement *j* ou *w.* Dans une partie des langues de la branche septentrionale *j* ou *w* peuvent apparaître, par contre dans les langues méridionales, le traitement *g* reste impossible.

ev. *tęg-* «s'asseoir, être assis», evk. *tęgę-,* mgr. *tęgę-,* sgr. *tögö-,* ngd. *tęγę-,* sol. *tęgę-* ~ ud. *tę̄-,* or. *tę̄-,* orok *tę̄-,* ol. *tę̄-,* sam. *tösi-,* ma. *te-* [*tē-*], dj. Gr. *tē- ;*

ev. *uǰlę̄* «en haut, vers le haut», evk. *uγīlę̄,* mgr. *uγile,* ngd. *uγ*^{w}*ilą̄,* sol. *ùgilę̄* ~ ud. *uilę,* orok *uelę,* ol. *uǰlę,* sam. *uisi,* nanaï *uǰęlę,* ma. *wesi-* «monter,

se hausser» (dans les documents anciens *uwesi-*), dj. Gr. *ŏsi-* «monter, se hausser». Cf. mong. *ögede, ö'ede ;*

ev. *b'äγ* «lune», evk. *b'ēγa, bēγa,* mgr. *beγa,* sgr. *bega,* ngd. *bēγa,* sol. *bēγa, b'ēγa* ~ ud. *beä,* or. *b'a,* orok *bē,* ol. *bē,* sam. *bja,* nanaï *bea, b'a,* ma. *biya,* dj. Gr. *bia ;*

Cf. Cincius, *Sravniteljnaja fonetika,* p. 234 ; Benzing, *Die tungusischen Sprachen,* p. 978.

Dans notre lexique, la même évolution peut être observée : *digin, sigun, tuge.*

3° ma.-tong. **-rg-* > ev., evk. *rg,* ng. *jg, dg,* sol. *rg* (en guise de variante, on a parfois *rg* > *gg)* ~ ud. *g,* or. *gg, g,* orok *d,* ol. *ǰ,* nanaï *jg, g,* ma. *ǰ,* dj. *ǰ :*

ev. *hęrgīlę̄* «en bas, vers le bas», evk. *hęrgīlę̄,* mgr. *erγile,* ngd. *χęjgilā̤, χędgilā̤* ~ ud. *χęgiɛlę,* orok *pędďelę,* ol. *pęǰilę,* nanaï *pęgiɛlę,* ma. *feǰile,* dj. Gr. *föǰile.* Cf. mong. *öröne, höröne ;* voir Pelliot, dans *Journ. As.* 1925 I, 230—234 ;

ev. *irgę-* «élever, nourrir», evk. *irgi-,* ngd. *iggi-, īgi-,* sol. *irgi-, iggi-* ~ ud. *igisi-,* orok *udi-,* ol. *ǔǰičŭ-,* nanaï *uǰi-,* ma. *uǰi-* [*üǰi-*] ;

ev. *urgę* «lourd», evk. *urgę,* ngd. *ujgęgdi, udgęgdi,* sol. *ŭggęrdi* ~ ud. *ugęhi,* or. *ugęsi,* orok *χudęuli,* ol. *χuǰęuli,* nanaï *χujgę,* ma. *uǰen,* dj. Gr. *üǰe.*

Cf. Cincius, *Sravniteljnaja fonetika,* pp. 236—238 ; Benzing, *Die tungusischen Sprachen,* p. 996.

Dans notre lexique, la même évolution peut être observée : *burgu.*

A propos de notre lexique, il ne reste qu'une dernière question à poser : comment les lettrés de K'ien-long ont-ils trouvé le moyen de se familiariser avec la langue solone ? Il est évident, sans autre argumentation, qu'ils n'ont pas organisé à cet effet des expéditions pour découvrir et pour étudier cette langue.

Les Mandchous entrèrent en contact avec les Solons, Tongous nomades de la province de Hei-long-kiang dès le début de leurs conquêtes. Les Solons se soumirent d'abord aux nouveaux maîtres de la Mandchourie, mais bientôt ils se rebellèrent contre cette dépendance qu'ils n'avaient acceptée que par contrainte. Les Mandchous n'arrivèrent à triompher de leur résistance qu'au prix de plusieurs campagnes successives.[19]

[19] Voici quelques données sur les premiers rapports entre Solons et Mandchous. On lit, dans le *Houang-ts'ing k'ai-kouo fang-lio,* traduction de E. Hauer : «1634 ; Der Solon-Stamm (Nachkommen der Liao) bringt Tribut» *(op. cit.,* pp. 359, 669 ; l'identification des Solons et des Leao doit être ramenée cette fois encore à l'activité des commissaires de K'ien-long) ; «1640 ; Rückkehr des Heeres vom Zuge gegen den Solon-Stamm» (pp. 502—504 ; informations détaillées et très intéressantes sur la résistance des Solons sous *Bomboγor) ;* «1640 ; Einteilung zur Unterwerfung kommender Solon-Familien» (p. 505) ; «1640 ; Siteku und Genossen kehren vom Solon-Stamme nach der Ergreifung Bombogor's zurück» (pp. 515—516) ; «1641 ; Begrüssungsmahl zur Unterwerfung kom-

Plus tard, après leur soumission définitive, les Solons, tout au moins certains éléments de leur société, paraissaient fort contents de leur situation dans l'empire sino-mandchou. Parmis les colons des garnisons mandchoues installées en Turkestan Chinois, on voit beaucoup de Solons ; dans le district d'Ili, à Čugučak, par exemple, la garnison était constituée presqu'exclusivement de Solons. Et de temps à autre, on rencontre des Solons aux postes de mandarins de moindre importance, assez régulièrement en Mandchourie. Bien plus, il paraît qu'exceptionnellement, il faut encore compter quelques Solons même parmi les lettrés et les mandarins de la plus haute catégorie. Ceci veut dire que de cette façon le solon ne passait pas pour une langue absolument inconnue. Il est fort probable que parmi les commissaires de K'ien-long il s'en trouvait au moins un qui était d'origine solone et qu'il mit à profit ses connaissances de solon dans le travail commun.

Pour conclure, l'on peut donc établir que le petit lexique solon fourni par les commissaires de K'ien-long, contrairement à leurs interprétations des mots et noms propres étrangers, représente des matériaux authentiques et dignes de foi. Ce lexique est en même temps un document précieux du XVIII^{e} siècle de la langue solone aujourd'hui encore insuffisamment étudiée et dont il faut tenir compte dorénavant dans les recherches linguistiques mandchoues-tongouses.

mender Scharen des Solon-Stammes» (pp. 523—524). Parmi les peuples et tribus appartenant à la branche septentrionale ou tongouse proprement dite, le même ouvrage mentionne aussi les Kamnigan : «1637 ; Belohnung von Siteku und Genossen für die Verdienste um die Verfolgung und Unschädlichmachung des Deserteurs Yelei vom Kamnigan-Stamme» (pp. 446—447 ; les noms des chefs kamnigan ne sont en effet pas sans intérêt : *Yelei, Serteku, Bayônai, Tuyônai).* Sur les Kamnigan, voir Käthe U. Kőhalmi, *Der mongolisch-kamniganische Dialekt von Dadal sum und die Frage der Mongolisierung der Tungusen in Nordmongolei und Transbajkalien*, dans *Acta Orient. Hung.* IX (1959), pp. 163—204.